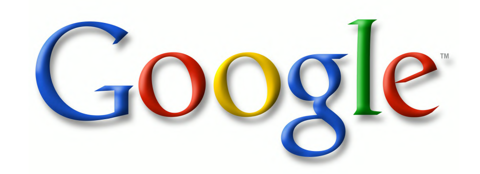


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

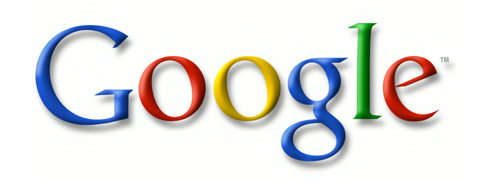
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

fils, & pour se plaindre de l'infraction d'un Amnistie qui avoit été juré solemnellement au Conseil. La Cour s'étoit arrêté, dans sa route, à Coleshil en Warwickhire. L'approche du Comte y jetta d'autant plus d'épouvante, qu'on apprit en même tems que le Duc d'Yorck armoit puissamment dans le Pays de Galles. Mais la Reine comptant sur les ordres qu'elle avoit laissés à ses Ministres, dépêcha seulement au Duc de Sommerset, pour le charger de faire partir sur le champ dix mille hommes sous le commandement de Mylord Audley. L'ordre particulier qu'elle fit donner à ce Général fut de faire main-basse sur le Comte & sur sa Troupe, dont on ne faisoit monter le nombre qu'à cinq ou six mille hommes. Mais c'étoit se promettre trop d'avantage sur un Ennemi de cette prudence & de cette valeur. Quoiqu'il fût si inférieur en nombre, la crainte ne put le faire reculer. Il employa seulement la ruse, pour obtenir une victoire qu'il ne pouvoit espérer autrement. Audley ayant posé son



Vet. Fr. II B. 1280

le Comte de Salisbury d'avancer plus loin, tandis que le Duc de Sommerſet s'approchoit lui-même avec une puiſſante Armée. Il fut aſſez ſatisfait de s'être ouvert un paſſage pour aller joindre le Duc d'Yorck, qui continuoit ſes levées dans le Pays de Galles; & réſolus tous deux de faire un dernier effort pour réſiſter à l'orage qui ſe formoit ſur leur tête, ils preſſerent le Comte de Warwick de repaſſer la Manche avec toutes les Troupes qu'il pourroit tirer de ſa garniſon de Calais. L'éloignement n'empêcha point le Comte de les rejoindre, accompagné du Chevalier Trollop, qui s'étoit acquis de la réputation dans les Guerres de France, & qui commandoit ſous lui ſon détachement. Mais la Reine ne comptant pas moins ſur la ſupériorité de ſes Troupes, les fit avancer juſqu'à Glocester, & par le conſeil de Sommerſet, elle trouva le moyen de faire diſperſer dans le Camp ennemi une proclamation du Roi, qui promettoit le pardon à tous les Partiſans des Seigneurs rebelles, ſans

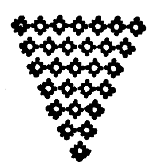


HISTOIRE
DE
MARGUERITE D'ANJOU,
REINE D'ANGLETERRE,

Par M. l'Abbé PRÉVOST,

Aumônier de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince de Conty.

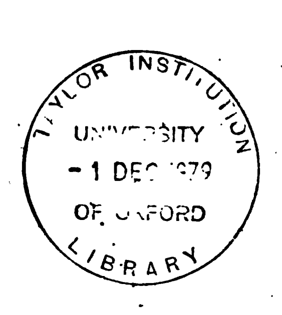
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS DESBORDES, vis-à-vis la Bourse.

M. D. CC. XL.


INST
SITY
-1 DE
OF
FORD
LIBRARY

HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU.

LIVRE SECOND.

LA Reine sembloit triompher, & se reposant sur l'ordre qu'elle avoit donné au Duc de Buckingham de rassembler des Troupes, elle entreprit une promenade avec le Roi dans différentes Provinces; moins pour faire honneur à ce Prince, que pour se concilier à elle-même l'estime & l'affection du Peuple par ses maniéres douces & insinuantes. Elle entendoit merveilleusement l'art de gagner les cœurs, & son autorité eut été bien mieux établie par cette

voie, si la grandeur de son ame ne lui eût fait dédaigner un moyen qu'elle trouvoit indigne d'elle. Cependant après tant d'efforts que ses ennemis avoient faits pour s'attirer la faveur du Public, elle se crut obligée d'employer contr'eux les mêmes armes ; & cet essai lui réussit si bien, que plusieurs Historiens lui attribuent le dessein de profiter de la disposition où elle avoit mis les Peuples de plusieurs Provinces, pour s'emparer absolument de l'autorité Royale, en persuadant à son mari d'abdiquer la Couronne, & de lui résigner tous ses droits jusqu'à la majorité du Prince Edouard. Mais tout le détachement de Henri pour les grandeurs du monde, ne put le faire consentir à cette proposition.

On commençoit à croire le Duc d'Yorck abbatu par la vigueur que cette Princesse avoit marquée en reprenant l'administration, lorsque le bruit se répandit que le Comte de Salisbury s'avançoit avec un corps de Troupes, pour demander justice au Roi de l'assassinat de son

fils, & pour se plaindre de l'infraction d'un Amnistie qui avoit été juré solemnellement au Conseil. La Cour s'étoit arrêté, dans sa route, à Coleshil en Warwickhire. L'approche du Comte y jetta d'autant plus d'épouvante, qu'on apprit en même tems que le Duc d'Yorck armoit puissamment dans le Pays de Galles. Mais la Reine comptant sur les ordres qu'elle avoit laissés à ses Ministres, dépêcha seulement au Duc de Sommerset, pour le charger de faire partir sur le champ dix mille hommes sous le commandement de Mylord Audley. L'ordre particulier qu'elle fit donner à ce Général fut de faire main-basse sur le Comte & sur sa Troupe, dont on ne faisoit monter le nombre qu'à cinq ou six mille hommes. Mais c'étoit se promettre trop d'avantage sur un Ennemi de cette prudence & de cette valeur. Quoiqu'il fût si inférieur en nombre, la crainte ne put le faire reculer. Il employa seulement la ruse, pour obtenir une victoire qu'il ne pouvoit espérer autrement. Audley ayant posé son

Camp ſur le bord d'une petite riviére, ſon Ennemi vint ſe poſter ſur le bord oppoſé, comme ſi ſon deſſein n'eût été que de garder ce paſſage pour ſe garantir d'être attaqué. Enſuite, feignant tout d'un coup de ſe repentir de cette hardieſſe, il ſe retira pendant la nuit, en meſurant tellement ſa marche qu'à la pointe du jour les Ennemis pouvoient voir encore ſon Arriére-Garde. Cette retraite parut ſi précipitée, que les Troupes du Roi ſe flatterent auſſi-tôt qu'il n'étoit queſtion que de courir à la victoire. Elles paſſerent la riviére en déſordre. Mais tandis qu'elles étoient dans cette confuſion, le Comte de Saliſbury tourna viſage, & fondant ſur celles qui étoient déja paſſées avant qu'elles euſſent le tems de ſe mettre en bataille, il les précipita ſur celles qui paſſoient encore, & les défit avec autant de ſûreté que de gloire. Le Roi y perdit près de trois mille hommes, & le Général y périt lui-même avec les principaux Officiers.

Il auroit été trop dangereux pour

le Comte de Salisbury d'avancer plus loin, tandis que le Duc de Sommerſet s'approchoit lui-même avec une puiſſante Armée. Il fut aſſez ſatisfait de s'être ouvert un paſſage pour aller joindre le Duc d'Yorck, qui continuoit ſes levées dans le Pays de Galles; & réſolus tous deux de faire un dernier effort pour réſiſter à l'orage qui ſe formoit ſur leur tête, ils preſſerent le Comte de Warwick de repaſſer la Manche avec toutes les Troupes qu'il pourroit tirer de ſa garniſon de Calais. L'éloignement n'empêcha point le Comte de les rejoindre, accompagné du Chevalier Trollop, qui s'étoit acquis de la réputation dans les Guerres de France, & qui commandoit ſous lui ſon détachement. Mais la Reine ne comptant pas moins ſur la ſupériorité de ſes Troupes, les fit avancer juſqu'à Gloceſter, & par le conſeil de Sommerſet, elle trouva le moyen de faire diſperſer dans le Camp ennemi une proclamation du Roi, qui promettoit le pardon à tous les Partiſans des Seigneurs rebelles, ſans

autre condition que de quitter auſſitôt les armes. Cet artifice produiſit un effet ſurprenant. L'Armée du Duc s'imaginant que l'avantage du nombre rendoit le Roi déja ſûr de la victoire, ne ſongea qu'à profiter du pardon, en prenant la fuite par bandes ; & Trollop même, à qui le Comte de Warwick n'avoit pas déclaré qu'il étoit queſtion de combattre ſon Maître, mit le comble au déſordre en paſſant la nuit dans le Camp du Roi avec le Corps qu'il commandoit. Une déſertion ſi imprévûe jetta les chefs dans une conſternation qui ne leur permit plus de penſer qu'à la fuite. Le Duc d'Yorck prit le parti de s'embarquer pour l'Irlande, tandis que les Comtes de Saliſbury & de Warwick ſe retirerent à Calais avec le Comte de la Marche ſon fils, qui étoit alors âgé de dix-neuf ans.

Ce n'étoit pas la ſeule eſpérance de rétablir ſes affaires en Irlande qui faiſoit prendre cette route au Duc d'Yorck. Il y étoit attiré ſur les traces de Mylady Nevill, qui dans l'embarras où elle s'étoit trou-

vée par les propositions de la Reine, avoit mieux aimé se dérober de la Cour, que d'y acheter sa faveur au prix dont on l'avoit fait dépendre. Cette Princesse, en approuvant le conseil qu'elle avoit reçu de Sommerset, avoit pris occasion du premier succès de cet artifice pour former un autre dessein dont elle espéroit des fruits beaucoup plus importans. C'étoit pour quelqu'entreprise de cette nature qu'elle avoit gardé si long-tems Mylady Nevill auprès d'elle. Ne pouvant douter qu'elle ne conservât toujours son ancien pouvoir sur le Duc d'Yorck, elle lui avoit proposé de se rendre pendant la nuit dans un Village qui étoit à peu de distance de son Camp, & de le faire avertir qu'elle y étoit venue pour se procurer encore une fois la satisfaction de le voir. Ce qu'elle auroit jugé à propos de lui dire ou de faire pour lui dans le rendez-vous où elle l'auroit engagée, avoit été abandonné à son choix, parce que la Reine s'imaginant bien qu'il ne se feroit point accompagner d'un Corps de Trou-

pes considérable dans une partie d'amour, se proposoit de le faire enlever par l'élite de sa Cavalerie dont elle avoit déja disposé les chefs à cette entreprise. Mylady Nevill, accoutumée à joindre les plus nobles sentimens aux foiblesses du cœur, dédaigna intérieurement une si vile commission ; & quoiqu'il lui restât peu d'inclination pour le Duc, elle ne put entendre sans douleur qu'on lui proposât de trahir un homme qu'elle avoit aimé. Mais n'osant rejetter ouvertement des instances qui étoient accompagnées d'autant de menaces que de promesses, elle feignit de s'y rendre, dans la résolution d'avertir le Duc du péril qui le menaçoit, & de chercher ensuite une retraite où elle pût trouver la fin de tant d'avantures dont elle commençoit à se lasser. Elle se fit conduire dans le Village que la Reine lui avoit marqué ; mais au lieu d'inviter le Duc à s'y rendre, elle lui avoit écrit qu'il devoit se garder de quitter son Camp, s'il ne vouloit exposer sa vie.

Cependant, comme le Duc d'Yorck ne put recevoir cette let-

tre ſans apprendre du Meſſager que Mylady Nevill étoit dans un Village peu éloigné, il y envoya deux de ſes plus fidéles Officiers, autant pour l'engager à ſe laiſſer conduire dans ſon Camp que pour tirer d'elle un ſecret qu'elle ne lui avoit communiqué qu'à demi. Ils eurent toute la facilité qu'ils ſouhaitoient de l'entretenir. Mais après avoir reconnu par leurs offres qu'elle les trouveroit diſpoſés à la ſervir avec zéle, elle les pria de la conduire au Port voiſin, en leur faiſant eſpérer que le Duc leur tiendroit compte de ce ſervice; l'ordre que les gens du Roi avoient de lui obéir leva tous les obſtacles qu'elle en auroit pu craindre. Son intention étoit peut-être de paſſer en Irlande, où elle avoit demeuré aſſez long-tems pour s'y être formé des habitudes; & ſans doute qu'elle marqua ee deſſein à ſes guides, puiſqu'ils le rapporterent au Duc d'Yorck. Mais dans les allarmes qui la faiſoient fuir, elle monta ſur le premier Vaiſſeau qu'elle trouva prêt à faire voile. C'étoit un de ceux que le

Comte de Warwick avoit amenés de Calais, & celui qui avoit ordre de se tenir disposé à partir pour servir à la retraite du jeune Comte de la Marche si le sort des armes se déclaroit contre son pere. Cette nuit étant la même que le Chevalier Trollop avoit choisie pour se ranger du parti du Roi, c'étoit aussi celle où le Comte de la Marche accompagné des Comtes de Salisbury & de Warwick fut forcé par son pere de se rendre à bord, pour gagner Calais ; de sorte que ces trois Seigneurs entrerent dans le Vaisseau presqu'au même moment que Mylady Nevill, & dans le tems qu'elle faisoit au Capitaine des questions sur sa route ausquelles il n'étoit point en état de satisfaire.

Dans la précipitation avec laquelle on se mit en Mer, elle entendit nommer les deux Comtes, & elle ressentit à ces deux noms autant de crainte que de surprise, sans pouvoir se procurer le moyen de sortir du Vaisseau. Elle ne put même éviter dès le lendemain la vûe de son pere, qui marqua de l'em-

preſſement pour offrir ſes ſervices à une Dame dont on lui vanta les charmes, en lui apprenant qu'elle étoit la compagne de ſa route. Mais ne pouvant manquer d'adreſſe après toutes ſes avantures, elle le reçut avec autant de tranquillité que ſi elle s'étoit préparée à le voir, & s'étant jettée à ſes pieds, elle fit valoir la confiance qu'elle avoit eue dans l'affection paternelle, pour lui demander un azyle qu'elle ne pouvoit plus eſpérer en Angleterre depuis qu'elle s'étoit attiré la diſgrace de la Reine, en rendant ſervice au Duc d'Yorck & à ſon parti. C'étoit prendre ce généreux vieillard par l'endroit le plus ſenſible. Il oublia le juſte reſſentiment qu'il avoit de la conduite de ſa fille, pour lui faire expliquer en quoi elle avoit offenſé la Reine. Mylady Nevill, rentrant alors dans le cours de la vérité, dont elle lui apprit toutes les circonſtances, obtint bientôt ſa grace en faveur d'une ſi belle action. Mais on voulut ſçavoir tout ce qu'elle avoit pu découvrir des deſſeins de la Reine dans la familiarité

où elle avoit vécu près d'elle, & cette curiosité la replongea dans d'autres peines.

Si l'on a suivi toutes les circonstances de sa conduite, on trouvera son caractére assez extraordinaire pour avoir mérité justement l'attention des Historiens, & l'admiration qu'elle a obtenue dans sa Patrie. C'est un mêlange bizarre des vertus & des vices qui paroissent le moins faits pour être réunis ; toute la noblesse, la droiture & la générosité d'un sang illustre, avec le déréglement d'inclinations & la corruption de moeurs qui rendent une femme méprisable dans les conditions les plus communes. Elle résista longtems à tout le poids de l'autorité paternelle, & l'unique aveu que le Comte put tirer d'elle, fut que la Reine avoit juré la perte du Duc d'Yorck, & que les raisons d'Etat dont elle coloroit sa haine n'étoient que le voile de ses ressentimens personnels. Il falloit qu'elle eut pénétré beaucoup plus loin dans les secrets du Ministére, puisqu'ajoûtant un conseil à cette déclaration, elle

pressa son pere de s'opposer au dessein que le Duc pourroit former de rentrer en Angleterre ; & sans se laisser ébranler par les priéres ni par les menaces, elle refusa constamment de trahir la Reine & le Duc de Sommerset.

Cependant, la conduite des Vainqueurs jetta quelque jour sur ce qu'elle annonçoit avec tant d'obscurité. La Reine étant retournée à Londres comme en triomphe, convoqua l'assemblée du Parlement, & craignant peu de résistance à la tête de ses Troupes, elle fit déclarer le Duc d'Yorck & ses principaux adhérans, ennemis de l'Etat, & coupables de haute trahison. Tous leurs biens furent confisqués par la même Sentence, & cette rigueur s'étendit jusqu'à leurs descendans, qui furent déclarés incapables de posseder aucune Charge publique jusqu'à la quatriéme génération. Le Duc d'Excester fut revêtu de la Charge de Grand-Amiral, qui n'étoit pas encore remplie ; & tandis qu'il mettoit un nouvel ordre dans la Marine, le Duc

de Sommerfet reçut ordre d'aller prendre poffeffion de fon Gouvernement de Calais. A la vérité, il compta trop aifément que le Comte de Warwick lui remettroit cette Place, ou qu'étant prefque fans garnifon, il ne feroit point capable d'une forte réfiftance. Cependant, la valeur des Officiers fuppléant au nombre, le Duc fe vit contraint de fe retirer à Guines, pour s'y donner le tems d'augmenter fes forces. La Reine fit équiper fur le champ quelques Vaiffeaux à Sandwich, fous le Commandement du Chevalier Manford. Mais le Comte de Warwick étant remonté fur les fiens, les furprit dans le Port au moment qu'on s'y attendoit le moins, fit tous les Officiers prifonniers. Il les mena à Calais, où le Comte de la Marche en fit exécuter douze, par repréfailles de quelques exécutions auffi fanglantes que la Reine avoit fait faire à Londres après la rencontre de Ludlow.

Quoique le Comte de Salisbury n'eût tiré de fa fille que des explications imparfaites, elles lui fuffi-

ſent pour juger que la liberté ou la vie du Duc d'Yorck étoit menacée par quelque trahiſon, & ce fut ſur cette crainte que l'ayant fait avertir de ne pas abandonner l'Irlande, il forma le plus fatal deſſein que la Reine eût à craindre pour la ruine de tous les ſiens. La Province de Kent ayant marqué dès le commencement de la Guerre un zéle éclatant pour la Maiſon d'Yorck, il ne douta point que le même feu n'y pût être aiſément rallumé, ſur-tout dans des circonſtances où la Cour y faiſoit faire de rigoureuſes informations contre les chefs de l'ancienne révolte. Falcombrige, qu'il y fit paſſer de Calais, l'ayant confirmé dans cette eſpérance, il le chargea d'y répandre un Manifeſte, où pour s'aſſurer également de tous les ordres de la Province, il atteſtoit le Ciel qu'il n'avoit point d'autre motif en prenant les armes que de délivrer le pauvre Peuple de l'oppreſſion ſous laquelle il gemiſſoit, & de lui aſſurer ſes libertés & ſes priviléges. Ainſi, ſans nommer le Duc d'Yorck, parce qu'il ſe tenoit ſûr

de ſes Partiſans, il mettoit dans ſes intérêts juſqu'à ceux qui avoient le plus d'éloignement pour la ruine des Lancaſtres. Avec l'Armée nombreuſe qu'il comptoit de lever en un moment par cette ruſe, il étoit réſolu d'aller droit à Londres, où ſon parti ne manquoit pas d'intelligences, de ſe rendre maître de la Ville, & de fondre enſuite ſur la Cour qui étoit ſans défenſe à Coventry, pour arracher auſſi-tôt le Sceptre de la main du Roi, & l'offrir au Duc d'Yorck, qu'il rappelleroit alors d'Irlande.

Un ſi grand projet ne pouvoit être formé par deux hommes plus capables de l'exécuter. Les Comtes de Salisbury & de Warwick, partis de Calais avec quinze cens Soldats, ſe trouverent à la tête de quarante mille en arrivant aux portes de Londres. Elles leur furent ouvertes par les habitans, qui étoient diſpoſés à les recevoir. L'Archevêque de Cantorbery, les Evêques de Londres, de Lincoln, & de pluſieurs autres Villes ſe déclarerent pour eux. Ils ne trouverent d'oppoſition que de

la part du Lord Scales, Gouverneur de la Tour, qui étant arrivé auſſi-tôt qu'eux avec quelques Troupes, menaça de détruire la Ville à coups de Canon. Ils prirent le change, en ſe laiſſant amuſer par ſes Eſcarmouches, & c'eſt la ſeule faute qu'il y eut à reprocher à leur prudence. Scales vouloit donner à l'Armée du Roi le tems de ſe raſſembler. Le Duc de Sommerſet revenu nouvellement de Guines, & le Duc de Buckingham, furent nommés pour la conduire; ou plutôt la Reine la commandoit elle-même, puiſque malgré la préſence du Roi, rien ne s'y faiſoit que par ſes ordres. Elle s'avança vers les Mécontens juſqu'à Northampton, où elle campa dans la Plaine, ayant à dos une petite riviere qu'elle s'étoit hâtée de paſſer, de peur que les Ennemis ne ſe ſerviſſent de cette barriére pour retarder le combat.

Le jeune Comte de la Marche, qui s'étoit mis à la tête de ſon parti, n'eut pas plutôt appris que le tems qu'on perdoit à Londres avoit donné au Roi celui de raſſembler ſes

Troupes, qu'il pria le Comte de Salisbury de demeurer dans la Ville pour faire tête au Lord Scales, tandis qu'il iroit au-devant des Ennemis avec le Comte de Warwick & Mylord Cobham, qui prirent la qualité de ses Lieutenans Généraux. Il étoit important pour ce jeune Prince de paroître avec cette distinction dans un parti dont il devoit être un jour le chef.

Cependant, le Comte de Warwick, chargé de tous les soins du Commandement, pressa si vivement sa marche, qu'il joignit l'Armée du Roi à Northampton. Ayant assis son Camp à peu de distance, il soutint la feinte de son pere, en députant l'Evêque de Salisbury au Roi pour lui faire des propositions vagues qui ne furent point écoutées. Il affecta de ne pas se rebuter, & raillant l'Evêque du mauvais succès de sa commission, il renvoya à sa place un Héros d'Armes, avec ordre de demander pour lui-même la permission d'aller faire au Roi ses très-humbles remontrances. Mais ce second Messager ayant été rejetté

avec beaucoup de hauteur ; le Comte, piqué à son tour, en fit partir un troisiéme, chargé de cette brusque déclaration : » qu'il auroit » l'honneur de parler au Roi avant » qu'il fût quatre heures sonnées, » ou qu'il seroit étendu sans vie sur » le Champ de Bataille.

Cette menace fut regardée comme le signal du combat. Rapin a recueilli avec tant de soin les principales circonstances de cette mémorable Journée, que j'emprunterai une partie de ses termes : Le 19 Juillet 1460, dit cet Historien, l'Armée s'avança vers celle du Roi. Le Comte de Warwick commandoit l'aîle droite, le Lord Cobham étoit à la gauche, & le Comte de la Marche au centre. Les Ducs de Sommerset & de Buckingham étoient à la tête de l'Armée Royale, pendant que la Reine se tenoit à quelque distance pour observer les événemens & pour distribuer ses ordres ; le Roi demeura au Camp dans sa Tente, attendant le succès d'un combat, qui, selon les apparences, devoit lui assurer la Couronne ou

ou l'en priver pour jamais. La Bataille ne commença qu'à deux heures après midi, après que les Seigneurs eurent fait publier dans leur Armée qu'on se fit une loi inviolable de ne faire aucun mal au Roi, d'épargner les simples Soldats, & de faire main-basse sur les Officiers. Un Historien Anglois prétend que par ce dernier ordre, qui fut compris de tout le monde, ils entendoient les Ducs de Sommerset & de Buckingham, ausquels le Duc de Warwick portoit une haine personnelle. On combattit deux heures (*a*) avec tant de furie, que le Champ de Bataille étoit couvert de morts. Enfin, le Lord Gray, qui commandoit un Corps considérable de l'Armée du Roi, s'étant rangé tout d'un coup du côté des Mécontens, cette défection imprévûe fit perdre cœur aux Troupes Royales. Elles commencerent peu à peu à lâcher pied, & la riviere qu'elles avoient à dos s'opposant à leur passage, il s'en noya un grand nombre tandis que

(*a*) Quelques Historiens disent cinq heures.

les autres furent taillés en piéces avec tant d'acharnement, qu'il en périt dix mille.

Le Duc de Buckingham, le Comte de Shrewsbury, fils du fameux Talbot, le Lord Beaumont & plusieurs autres personnes de distinction furent tués sur la place.

Quel sujet de consternation pour la Reine! mais ce n'étoit que le prélude de ses malheurs. Elle prit la fuite avec le jeune Prince de Galles & le Duc de Sommerset; & dans l'incertitude de la retraite qu'elle devoit choisir, troublée mortellement par la crainte d'être livrée à ses ennemis, elle se détermina enfin à prendre la route de Durham. Pendant qu'elle se sauvoit à toutes brides, Henri, qui n'avoit pas quitté sa Tente, fut enlevé par le Comte de Warwick. Il fut conduit à Northampton, & de-là à Londres, dans un état qui auroit paru plus digne de pitié, si son imbécillité naturelle ne l'eût rendu comme insensible à la bonne & à la mauvaise fortune. Le Comte de Salisbury, qui voyoit une partie de ses projets exécutés

par ſon fils, dépêcha auſſi-tôt en Irlande, pour inviter le Duc d'Yorck à venir prendre poſſeſſion de la Couronne. Le tems qui étoit néceſſaire au Duc pour le voyage fut employé à convoquer un Parlement, & dans cet intervalle, les Vainqueurs uſerent de l'autorité Royale pour tout ce qui étoit convenable à leurs intérêts.

Il ſembloit effectivement que le Duc d'Yorck n'eût qu'à paroître pour recueillir tous les fruits de la victoire. Cependant, ſoit qu'il fût arrêté par quelques raiſons politiques qui l'obligerent encore à la modération, ſoit qu'il ne trouvât point le Parlement diſpoſé à ſeconder tous ſes déſirs, il ne fit point tout l'uſage qu'il pouvoit du ſuccès de ſes armes. S'étant rendu à la Chambre des Seigneurs, qui étoient déja aſſemblés, il ſe plaça près du Trône, comme s'il eût attendu qu'on le priât d'y monter. Mais il eut, comme Jules Céſar, le chagrin de voir régner autour de lui un ſilence qui glaça ſon courage. L'Archevêque de Cantorbery augmenta ſa confuſion, en lui deman-

dant s'il avoit salué le Roi depuis son arrivée. Sa rougeur le trahit à cette question. Il répondit au Prélat qu'il ne connoissoit personne à qui il dût cet honneur, & sortant de la Chambre avec les marques d'un vif dépit, il se retira dans sa maison, d'où il envoya au Parlement un Ecrit qui contenoit ses prétentions, & les raisons sur lesquelles il les croyoit appuyées. Il paroît étonnant que le Comte de Salisbury & les autres chefs de la même faction n'eussent pas tenté de donner le branle à l'Assemblée des Seigneurs, en proposant au Duc de s'asseoir sur le Trône; mais il vouloit devoir apparemment cet honneur aux suffrages libres de la Nation, & ses Partisans avoient reçu ses ordres. Quoiqu'il en soit, les délibérations des deux Chambres ne lui furent point aussi favorables qu'il l'avoit espéré. En reconnoissant son droit incontestable à la Couronne, on régla par un acte solemnel, qu'il ne la porteroit qu'après la mort de Henri, & que ce Prince demeureroit pendant le reste

de sa vie en possession de son rang? C'étoit donner néanmoins une exclusion formelle à la Maison de Lancastre, éloigner du Gouvernement la Reine & le Prince de Galles, enfin livrer le Roi entre les mains du Duc avec toute l'autorité Royale. Il parut satisfait de ce tempérament, parce qu'il n'y avoit que la force ouverte qui pût lui faire obtenir davantage. S'il lui resta quelque chose à désirer, ce fut de se voir délivré d'une Ennemie aussi dangereuse que la Reine. N'ignorant point qu'elle s'étoit retirée à Durham, il lui fit porter un ordre du Roi de se rendre à la Cour, sans espérance à la vérité de lui trouver assez de soumission pour venir se livrer entre ses mains, mais assez content s'il pouvoit lui faire un crime aux yeux de la Nation du refus qu'elle feroit d'obéir à son mari, & se flattant même que dans l'impuissance où il la croyoit de former la moindre entreprise, elle seroit forcée d'abandonner l'Angleterre pour chercher une autre retraite avec son fils.

Jusqu'ici

Jusqu'ici les grandes qualités de Marguerite ont paru comme obscurcies par le secours qu'elle tiroit de ses Ministres. Avec les lumiéres d'un Suffolck & l'audace du premier Sommerset, il ne lui falloit que de l'ambition pour gouverner avec éclat, & pour se faire craindre ou respecter de ses plus fiers Ennemis. Mais dans l'état où elle se trouvoit réduite depuis la Bataille de Northampton, il ne lui restoit plus de ressource que dans elle-même. Sa suite étoit à peine composée de huit personnes, qui étoient plutôt ses Domestiques que ses Conseillers ou ses amis. Le Duc de Sommerset venoit de passer en France par son ordre, pour aller solliciter des secours fort incertains dans les circonstances de la mort récente du Roi Charles, qui venoit de se laisser mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par le Dauphin son fils. Elle avoit à se défier continuellement des Bourgeois de Durham, dont tous les respects lui paroissoient forcés, & qui lui faisoient trop valoir le péril auquel ils s'ex-

posoient en lui accordant un azyle. Elle étoit sans argent, sans armes, sans relations dont elle pût espérer des ouvertures, enfin sans la moindre apparence de secours & de conseils. Ce fut dans une situation si accablante qu'elle reçut l'ordre de retourner à Londres. L'intérêt de sa gloire, sa tendresse pour son fils, la haine qu'elle portoit à ses Ennemis, furent les éguillons qui exciterent toute la grandeur de son ame, & qui lui firent entreprendre ce qu'elle n'auroit osé se promettre au plus heureux tems de son autorité & de sa puissance. Mais si l'on a peine à reconnoître une femme dans les héroïques desseins qui lui réussirent, on reconnoîtra bien moins une Reine dans les tristes avantures dont elles furent suivies; & cette variété d'événemens va former une lecture si intéressante, que si je ne parlois sur la foi de tous les Historiens, on me soupçonneroit d'avoir transformé en Roman une des plus sérieuses parties de l'Histoire.

Après avoir excité sa mémoire à se rappeller tous les noms qui avoient

fait quelque bruit dans la Guerre, & ceux qui avoient été mêlés particuliérement dans la querelle de la Maison Royale, la Reine se souvint que les Lords Roos & Clifford avoient tous deux un Pere à vanger. Ils l'avoient perdu l'un & l'autre à la fin d'une Bataille, dans une circonstance où la vie de ces deux Seigneurs pouvoit être épargnée, parce que leur mort n'ajoûtoit rien aux fruits de la victoire. Marguerite ne douta point qu'un ressentiment si juste ne subsistât encore dans le cœur de leurs enfans. Ils avoient des Terres considérables dans le Nord de l'Angleterre. Leurs Vassaux lui parurent autant de Soldats sur lesquels elle pouvoit compter. Elle quitta furtivement Durham pour suivre ce premier rayon d'espérance, après avoir pris soin de faire répandre le bruit qu'elle se disposoit à passer en France. Sa route fut longue & difficile. Il falloit marcher la nuit plus souvent que le jour, & manquer quelquefois de toutes sortes de commodités. Le hazard la fit tomber un jour dans

la maiſon d'un des douze Officiers à qui le Comte de la Marche avoit fait trancher la tête à Calais. Elle trouva dans ſes enfans tant d'ardeur pour vanger leur pere, que profitant auſſi-tôt de cette ouverture, elle les chargea de raſſembler tous les parens & les amis de ceux qui avoient eu part au même ſupplice, & de les lui amener dans les Terres du Lord Clifford où elle avoit deſſein de ſe rendre.

Ce Seigneur entra tout d'un coup dans les vûes de la Reine, & ſe tint honoré de la préférence qu'elle lui accordoit dans le choix de ſes Défenſeurs. Ses amis & ſes Vaſſaux ſe laiſſerent enflammer du même zéle. Il ſe chargea de gagner Mylord Roos & le Comte de Dévonshire, qui ſe piquerent de ne pas marquer moins de diligence & d'ardeur. Dans l'eſpace de huit jours, la Reine ſe vit une garde de deux mille hommes bien armés. L'arrivée de ceux qu'elle s'étoit aſſurés ſur la route l'ayant augmentée de cinq cens hommes, dont la plûpart étoient au-deſſus de la condition de Soldats, elle choi-

ſit ceux dont elle crut pouvoir tirer quelque ſervice en qualité d'Officiers. Elle ſe les attacha par ſes flatteries & ſes careſſes autant que par l'intérêt commun qui les avoit réunis. Il n'étoit pas queſtion de récompenſe dans une conjonƈture où elle ne ſubſiſtoit elle-même que par la généroſité des Seigneurs qui la faiſoient vivre. Mais pour gagner ceux qui n'étoient pas capables de ſe laiſſer conduire par des motifs ſi nobles, elle employa un autre artifice dont le ſuccès ſurpaſſa ſes eſpérances. Ce fut de leur promettre le pillage de toutes les Terres du Duc d'Yorck & des Seigneurs de ſon parti, qui pourroient ſe rencontrer dans ſa marche. Cette promeſſe lui créa dans peu de jours une Armée. Elle ſe trouva ainſi à la tête de vingt-cinq mille hommes, qui accoururent de toutes les Provinces voiſines, avant que le Duc d'Yorck & ſes amis euſſent le moindre ſoupçon de l'orage qui les menaçoit.

Il croyoit la Reine en France, & s'il avoit ſouhaité ſon départ comme le ſeul moyen de jouir tranquil-

lement de tous ſes avantages, il regrettoit depuis quelque tems qu'elle fût échappée à ſa vengeance. Mylady Nevill rétablie dans l'amitié de ſon pere, avoit perdu les idées de retraite qui lui avoient fait quitter ſa Patrie; & rappellée à Londres par la diſgrace de la Reine, dont le reſſentiment ne lui paroiſſoit plus à redouter, elle n'avoit pas réſiſté à l'ambition qui lui avoit fait revoir avec plaiſir le premier homme de l'Etat dans ſon Amant. Le Duc s'étant attaché à elle avec de nouveaux empreſſemens, elle s'étoit rendue plus facilement à ſes inſtances qu'à celles de ſon pere. L'éloignement de la Reine ſembloit lever le ſcrupule qu'elle avoit eu de la trahir. Enfin, dans les explications qu'elle avoit eues avec lui ſur l'avanture de Ludlow, non-ſeulement elle lui avoit découvert le riſque qu'il avoit couru pour ſa liberté, mais le félicitant encore d'avoir ſuivi les conſeils de ſon pere qui l'avoient retenu en Irlande, elle lui avoit appris que ſa mort avoit été jurée entre la Reine

& le jeune Duc de Sommerſet. Sans approuver leur ferment, Mylady Nevill à qui ils avoient cru les mêmes déſirs de vengeance pour la mort de Sommerſet le pere, s'étoit trouvée comme obligée d'entrer dans leur complot. L'exécution en devoit être fort ſanglante. La Reine ſe propoſoit, après avoir fait enlever le Duc, de le faire conduire ſecrétement dans le Château où ſon favori avoit reçu la ſépulture après la Bataille de Saint Albans, & de le faire égorger ſur ſon tombeau.

En faiſant ce récit au Duc d'Yorck, Mylady Nevill lui avoit proteſté qu'elle n'avoit feint de goûter le furieux projet de la Reine que pour s'aſſurer plus de facilité à le faire manquer, & le ſervice qu'elle lui avoit rendu à Ludlow garantiſſoit ſa ſincérité. Mais le Duc en avoit conçu tant d'horreur pour ſon Ennemie, qu'il ne ſe pardonnoit point de l'avoir laiſſée tranquille à Durham, & de lui avoir comme ouvert la voie pour ſe ſauver en France. Il étoit dans ces diſpoſitions lorſqu'il apprit de quoi il étoit menacé par

une femme d'un caractére si implacable. Cette puissante Armée, qu'elle commandoit elle-même, sembloit avoir été tirée du néant. Il avoit congédié nouvellement ses Troupes ; & le Comte de Warwick, son Héros, étoit depuis peu dans son Gouvernement de Calais.

Cependant, le Comte de Salisbury ramassa vingt mille hommes avec toute la diligence dont il étoit capable, & servant de conseil au Duc qui se mit à leur tête, ils s'avancerent ensemble jusqu'à Wakelfield, où l'Armée de la Reine étoit campée. Leur animosité se changea en fureur à la nouvelle d'une infinité de désordres que leur Ennemie avoit fait commettre dans leurs Terres, & dans celles de leurs amis. On s'attendoit moins à une Guerre réglée, qu'aux plus affreux excès où deux partis puissent être entraînés par la haine.

Cependant, le Duc apprit que l'Armée de la Reine grossissoit de jour en jour, & ne comptant point sur d'autres Troupes que celles qu'il attendoit du Pays de Galles, il ne pouvoit

pouvoit les espérer assez-tôt pour satisfaire l'ardeur qu'il avoit de combattre en arrivant à Wakelfield. Il se trouva même obligé, par l'inégalité du nombre & par la nécessité de se couvrir de quelques retranchemens, de se renfermer dans le Château de Sandal qui lui appartenoit, & dans lequel il ne pouvoit être aisément forcé sans Artillerie. Il y fut investi aussi-tôt par la Reine, mais lorsqu'elle eut reconnu la situation de cette Place, elle désespéra de l'emporter par une attaque réguliére, & reprenant son Camp dans la Plaine, elle résolut d'affamer son Ennemi, en lui coupant tous les passages. Il n'en coutoit qu'à sa haine, dont la violence étoit ainsi suspendue. Encore trouva-t-elle le moyen de la satisfaire par les défis & les menaces qu'elle lui fit continuellement, en lui reprochant qu'un homme qui aspiroit à la Couronne avoit la lâcheté de se laisser enfermer par une femme. Le Duc avoit marqué jusqu'alors beaucoup de prudence & de conduite. Mais emporté par ses ressentimens, il ne s'imposa plus de

bornes. Ces reproches lui étoient faits par écrit : il y répondit de même par les plus injurieuſes accuſations. Il traita la Reine d'inceſtueuſe & d'adultére, dans le commerce qu'il lui attribuoit avec les deux Sommerſets ; & la peignant comme un monſtre d'incontinence & d'ambition, il ſe glorifioit d'être appellé par le Ciel à la punition de ſes crimes. Ils s'irriterent ainſi mortellement pendant huit jours, & ſi le Comte de Salisbury n'eût retenu le Duc, il auroit couru mille fois à la vengeance, ſans égard pour le nombre & au mépris de tous les hazards.

La Reine qui le tenoit trop bien renfermé pour craindre qu'il pût lui échapper, jouiſſoit déja du plaiſir de voir ſa victime entre ſes mains & s'occupoit à méditer ſon ſupplice. Tant de lenteur néanmoins l'auroit expoſée à quelques revers, ſi le Duc ſe fût aſſez modéré pour attendre le Comte de la Marche ſon fils, qui avoit déja levé vingt-trois mille hommes avec leſquels il accouroit pour le dégager. Mais il

crut s'appercevoir que la Reine, qui avoit divisé ses forces dans la vûe de lui couper les vivres, n'avoit retenu près d'elle qu'un Corps de Troupes qui ne surpassoit pas les siennes. Il se flatta qu'en fondant sur elle, il auroit le tems de la défaire entiérement, & de la tuer ou de l'enlever, avant que les autres parties de son Armée pussent la rejoindre. Tous les conseils du Comte de Salisbury ne furent point capables de lui faire abandonner cette pensée.

Il ne se trompoit point en croyant la Reine assez mal accompagnée; mais il ne sçavoit pas que c'étoit un artifice de cette Princesse, pour l'attirer hors de ses murs. Elle avoit posté quinze mille hommes derriére une colline, qui les déroboit à la vûe du Château. A peine le Duc se fut-il avancé dans la Plaine qu'il reconut son imprudence. Il étoit tems encore de la réparer en se hâtant de retourner sur ses pas; mais la honte de fuir, & l'espérance dé suppléer à la petitesse de son Armée par son expérience & son courage, lui firent tenir ferme contre

la premiére attaque de l'Ennemi, Il le repoussa même avec quelqu'avantage, & ne se présentant pas avec moins de fermeté aux quinze mille hommes qui fondirent aussi-tôt sur lui, il se soutint quelques momens sans perte & sans désordre. Enfin, le nombre ayant entiérement prévalu, ses Troupes furent taillées en piéces, & il perdit lui-même la vie en combattant avec un merveilleux courage. Le Comte de Salisbury fut fait prisonnier, après avoir été blessé dangereusement.

Une mort si glorieuse faisoit perdre à la Reine la plus douce partie de sa vengeance. Cependant ses amis y suppléerent par une action qu'elle ne put apprendre elle-même sans horreur. Le Duc avoit eu à son côté, dans le combat, son second fils, qui portoit le titre de Comte de Rutland, jeune homme d'une grande espérance, & qui étoit encore sous la conduite d'un Gouverneur. Il prit la fuite après la mort de son pere; & par l'adresse autant que par le courage du Gouverneur, il s'approchoit déja du Château de Sandal, où sa vie

auroit été du moins en sûreté. Mais le Lord Clifford qui l'avoit vû fuir, le poursuivit avec tant de diligence qu'il le joignit à cent pas du Château. Il le fit saisir par ses gens, & lui enfonça de sang froid son poignard dans le sein, malgré les instances & les larmes du Gouverneur qui lui demandoit à genoux la vie de ce malheureux Prince.

Ce fut le même Clifford qui retournant aussi-tôt sur le Champ de Bataille, y fit chercher le corps du Duc, qui fut trouvé sous un tas d'autres Morts. Il lui coupa la tête, & lui ayant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance pour l'offrir dans cet état à la Reine. Elle détourna d'abord les yeux, comme si elle eût été effrayée de cette vûe. Mais la force de la haine & de la vengeance prenant le dessus sur tous ses sentimens, elle voulut que cet affreux objet demeurât exposé devant elle pendant le reste du jour, & elle le fit planter ensuite sur les murailles d'Yord. Le Comte de Salisbury fut forcé d'assister à ce spectacle, &

tout bleffé qu'il étoit, il fut conduit fur le champ dans une Ville voifine, où la Reine donna ordre qu'on lui tranchât la tête fur un échaffaut. Ce brave vieillard laiffa tomber quelques larmes, en regretant de n'avoir pas verfé au lit d'honneur le peu de fang qui lui reftoit.

Tel fut le fuccès de cette fameufe Bataille, qui fembloit devoir relever la Maifon de Lancaftre, & ruiner toutes les efpérances de celle d'Yorck par la mort de fon chef. La Reine étoit fi perfuadée qu'il ne lui reftoit plus rien à redouter après fa victoire, qu'affectant plus de mépris pour le Comte de la Marche que le Duc d'Yorck n'en avoit marqué pour elle, la nouvelle de fon approche ne put lui ôter le deffein de fe rendre à Londres pour achever glorieufement fon ouvrage en délivrant le Roi fon époux. Elle y étoit appellée d'ailleurs par l'efpérance de furprendre le Comte de Warwick, qui y étoit demeuré à garder ce Prince, & qui étoit le feul homme, dans l'Etat, qu'elle crût capable de ranimer un parti dont elle venoit

d'abattre le fondement. Il lui parut si impossible qu'il pût lui échapper, qu'en faisant porter la tête du Comte de Salisbury à Yorck pour y être plantée sur le mur à côté de celle du Duc, elle avoit recommandé qu'on prît soin d'y préparer une place pour celle de son fils; & sa seule crainte étant qu'il ne prît le parti de quitter Londres pour joindre le Comte de la Marche, elle forma plusieurs détachemens de son Armée, qui eurent ordre de garder les chemins qui conduisent au Pays de Galles, & de lui couper du moins les passages, s'ils ne pouvoient le prendre vif ou mort.

Le Duc de Sommerset, qui revenoit de France avec peu de fruits de sa négociation, la reçut, sur sa route, dans le Château qu'il avoit près de Saint Albans. Il étoit arrivé la veille, avec si peu de suite & d'éclat, que ne s'étant pas même fait connoître en chemin par son nom, la nouvelle de son retour n'étoit pas encore sortie de son Château: de sorte que la rencontre inespérée d'un

TAYLOR INST. OXFORD

Ministre si fidéle causa à la Reine autant de surprise que de joie. Après lui avoir rendu compte de ce qu'il avoit fait pour son service, & l'avoir remerciée de la vengeance qu'elle avoit tirée de la mort de son Pere, il lui apprit que le hazard lui offroit une belle occasion de chagriner le Comte de Warwick, & peut-être de le faire tomber entre ses mains, en se saisissant d'une femme qu'il aimoit avec la plus vive passion. Le Duc parloit d'*Elizabeth Woodwille*, qui étoit revenue de France avec lui sans le connoître, & qui se rendant auprès de sa famille dans la Province de Northampton, s'étoit arrêtée à Saint Albans pour y passer la nuit. Cette Dame étoit fille de Jacqueline de Luxembourg, Duchesse de Betfort & née de son second mariage avec le Chevalier Richard Woodwille. Son pere l'ayant mariée dans son enfance au Chevalier Gray, l'un des plus zélés Partisans de la Maison de Lancastre, elle avoit eu tout à la fois le malheur de perdre son mari à la Bataille de Saint Albans, & celui de

voir tous ſes biens confiſqués par le Vainqueur. C'étoit pour réparer le mauvais état de ſa fortune qu'elle avoit entrepris le voyage de France, avec l'eſpoir d'y recueillir quelques biens de la ſucceſſion de ſa mere. Le Comte de Warwick qui étoit alors Gouverneur de Calais, l'avoit vûe lorſqu'elle avoit paſſé dans cette Ville, & joignant à ſes qualités héroïques beaucoup de penchant pour les femmes, il avoit conçu pour elle une de ces grandes paſſions, qui deviennent la ſource de mille événemens extraordinaires dans le cœur d'un Héros. Il avoit fait pluſieurs fois le voyage de Paris, dans le ſeul deſſein de la voir, & ſa recommandation n'avoit pas peu ſervi au ſuccès des affaires qui la conduiſoient en France. Il ignoroit néanmoins ſon retour, par la modeſtie d'Elzabeth, qui ne s'étoit pas rendue aſſez familiére avec lui pour l'en avertir, & le Duc de Sommerſet n'étoit informé de ce détail que par les lumiéres qu'il avoit reçues dans ſon dernier voyage de France.

Il étoit ſi important pour la Reine de mettre le Comte de Warwick hors d'état de nuire à ſes entrepriſes, que dans la réſolution de ne rien négliger, elle donna ordre ſur le champ que Saint Albans fût inveſti, moins pour faire entrer de la violence dans le deſſein qu'elle formoit ſur le récit du Duc, que pour faciliter au contraire par une voie douce l'envie qu'elle avoit de retenir Elizabeth dans cette Ville, ſans qu'on pût ſoupçonner que c'étoit à elle qu'elle penſoit particuliérement. Après s'être aſſurée qu'elle n'étoit point encore partie, elle dépêcha au Comte de Warwick un homme adroit, qui feignit de lui être envoyé par ſa Maîtreſſe, pour lui porter ſes plaintes de la captivité où elle étoit retenue à Saint Albans, & pour le prier de lui procurer quelque moyen de ſe rendre dans la maiſon de ſon pere, où elle étoit appellée par des intérêts fort preſſans. La penſée de la Reine étoit que le Comte hazarderoit tout pour ſervir une perſonne ſi chere, ou peut-être ſeulement pour la voir.

Dans les idées de galanterie qui étoient particuliéres à ce siécle, on cherchoit à se signaler par les avantures les plus bizarres & les plus périlleuses. Un détachement considérable, qui avoit ordre de se régler sur les lumiéres qu'il recevoit du Messager, devoit enlever le Comte s'il sortoit de Londres, & le tuer, s'il faisoit assez de résistance pour rendre l'entreprise douteuse.

Mais elle manqua par deux obstacles qui faillirent à causer la perte de la Reine. Ses Troupes étoient les mêmes qu'elle avoit rassemblées par l'espéranee du pillage, & leur avidité n'ayant point encore été satisfaite, elles regarderent l'ordre de blocquer Saint Albans comme une permission tacite de piller cette Ville. Leur emportement fut si furieux, que la Reine s'y étant transportée elle-même, au premier bruit du desordre, à peine eut-elle le pouvoir d'arrêter une Armée séditieuse qui se croyoit en droit de lui faire acheter ses services. Elle la fit rentrer néanmoins dans son Camp; &

tandis qu'elle retournoit au Château du Duc de Sommerset, on lui présenta Elizabeth Woodwille, qui dans l'allarme où elle étoit avec toute la Ville, venoit lui demander volontairement sa protection. Rien n'étoit si propre à lui faire oublier le chagrin qu'elle avoit ressenti du mépris de ses ordres. Elle la reçut avec l'admiration qu'on ne pouvoit refuser à ses charmes, & rappellant les services que son mari avoit rendus à la maison de Lancastre, elle en prit naturellement occasion de la combler de caresses.

Pendant ce tems-là le Comte de Warwick apprenoit du Messager de la Reine le besoin que sa Maîtresse avoit de son secours. Il seroit parti sur le champ s'il n'avoit consulté que son amour & son courage; mais étant déja informé des avantages de la Reine, & jugeant que son dessein étoit de le venir surprendre à Londres, sa prudence lui fit penser qu'il avoit plus d'un intérêt précieux à défendre, & qu'il falloit trouver quelque moyen de les réunir. La vengeance de son

Pere, la garde du Roi, & la sûreté de sa Maîtresse, étoient trois motifs dont le moindre auroit suffi pour lui faire tenter l'impossible ; sans compter qu'à l'âge où le Comte de la Marche étoit encore, il se croyoit obligé de prendre sa défense, pour achever l'ouvrage de son pere & le sien. Les Troupes que le Duc d'Yorck lui avoit laissées pour la garde du Roi n'étoient point assez nombreuses pour le mettre en état de tenir la Campagne ; mais il trouva le secret de les grossir tout d'un coup en y incorporant les Compagnies bourgeoises de Londres ; & n'ignorant point de quelles gens l'Armée de la Reine étoit composée, il se crut assez fort pour combattre une femme, & des Soldats sans discipline. Il prit donc le chemin de Saint Albans à la tête de huit mille hommes, dont il s'étoit fait une Armée en moins de vingt-quatre heures. N'ayant osé laisser le Roi derriére lui, il le força de le suivre ; & sa marche fut si prompte, qu'en approchant du Camp de la Reine, il se flatta de la prendre au

dépourvû, comme elle avoit eſpéré de le ſurprendre à Londres.

Mais elle avoit déja reçu l'avis de ſon approche par ſon Meſſager, & la tranquillité qui paroiſſoit régner dans le Camp n'étoit qu'un ſtratagême qui trompa le Comte. Elle avoit donné ordre au Duc de Sommerſet de s'embuſquer avec une partie de ſes Troupes, dans quelque lieu, d'où il pût le charger par derriére lorſqu'il le verroit engagé dans la Plaine; & celles qui étoient demeurées dans le Camp devant s'avancer auſſi-tôt qu'il paroîtroit, elle étoit preſque ſûre que l'enveloppant ainſi de toutes parts, il n'échapperoit que ceux à qui elle jugeroit à propos de faire grace.

Elle ne cacha point à la fille du Chevalier Woodwille le danger qui menaçoit ſon Amant. Elle vouloit s'aſſurer par cette confidence du progrès qu'il avoit fait dans ſon cœur, & connoître quelle utilité elle pouvoit eſpérer d'elle, ſi le ſuccès de ſes armes ne répondoit point à ſes eſpérances. Elizabeth ne ſe croyoit pour le Comte que les

ſentimens d'eſtime, qui ſont le tribut du mérite, & ceux de la reconnoiſſance qu'elle croyoit devoir à ſes ſervices. Mais un avis ſi terrible lui fit découvrir dans ſon propre cœur des impreſſions qu'elle y avoit ignorées. Malgré le ſoin avec lequel elle étoit obſervée par la Reine, elle trouva le moyen de faire avertir le Comte des principales circonſtances du péril. Cet avis, qu'il reçut ſur ſa route, ne le déconcerta point. Il changea le deſſein qu'il avoit de fondre ſur le Camp en celui d'attaquer le Duc de Sommerſet, dont il n'eut pas de peine à découvrir l'embuſcade; & le chargeant avec ſon impétuoſité ordinaire au moment qu'il s'y attendoit le moins, il l'auroit infailliblement mis en déroute, ſi la ſituation du lieu n'eût été favorable aux Troupes de la Reine. Mais tandis qu'elles en tiroient avantage pour ſe défendre, celles du Camp, qui eurent le tems de s'avancer, le mirent à ſon tour dans un déſordre qui ne put être réparé par l'habileté & la valeur. Il eut peine à ſe dégager après

avoir perdu trois mille hommes; & se sauvant avec ceux qui purent le suivre, il abandonna le Roi, qui se retrouva ainsi libre au milieu des Vainqueurs. Les Bourgeois de Saint Albans, irrités du dessein que l'Armée de la Reine avoit eu de les piller, firent quelques mouvemens pour secourir le Comte; mais ils payerent cette hardiesse par la ruine de leur Ville.

Le Roi étoit accompagné, dans son Carosse, de Mylady Nevill, que le Comte de Warwick son frere avoit crue propre à lui adoucir la rigueur de son sort par les agrémens de son entretien. Ainsi la même fortune, qui avoit fait remporter deux victoires à la Reine, lui livroit encore tout ce qui restoit de cher à son Ennemi depuis la malheureuse fin de son pere. Elle jugea que deux femmes qui avoient tant de pouvoir sur le cœur du Comte, lui serviroient tôt ou tard à le faire tomber dans le piége qu'il venoit d'éviter, & sans leur faire appréhender aucun mauvais traitement, elle donna ordre qu'elles fussent gardées

soigneusement

ſoigneuſement. Elle n'ignoroit pas néanmoins qu'elles l'avoient trahie toutes deux, l'une en faveur du Duc d'Yorck, & l'autre par le service qu'elle venoit de rendre au Comte de Warwick; mais ce n'étoit point une vengeance ſubalterne qui étoit capable de flatter la Reine, ou du moins, dans une ame telle que la ſienne, les petits reſſentimens étoient aiſément ſacrifiés aux mouvemens d'une haine plus violente. Si elle fit couper la tête à quelque Seigneurs qui furent arrêtés dans leur fuite; ce fut moins pour les punir d'avoir pris les armes contre elle, que pour ôter à ſon Ennemi ſes plus braves défenſeurs. Ainſi, en faiſant exécuter le Lord *Bouville*, & le Chevalier *Kiriel*, elle fit grâce à pluſieurs autres Priſonniers de Guerre, qu'elle mépriſoit trop pour les craindre.

Cependant, le Comte de Warwick fut d'autant plus heureux dans ſa retraite, que les deux détachemens qui l'avoient attendu ſur le chemin du Pays de Galles ayant été battus par le Comte de la Marche,

il ne trouva point d'obstacle qui l'empêchât de se joindre à ce Prince. Leur rencontre sembloit annoncer une nouvelle Bataille à la Reine, & personne ne s'attendoit qu'animés comme ils l'étoient tous deux par tant de pertes & d'outrages ils dussent choisir, pour se venger, la voie la plus incertaine & la plus lente. Ce fut néanmoins Warwick même, qui conseilla au jeune Comte de négliger quelque tems la Reine & d'aller droit à Londres pour se faire couronner. Sa maxime avoit toujours été que le Duc d'Yorck se perdoit par ses délais & ses ménagemens. Après avoir aspiré ouvertement au Trône, il falloit tout oser, disoit-il, pour s'en assurer promptement la possession; & les compositions ausquelles le Duc avoit consenti avoient été comme autant de basses rétractations qui lui avoient ravi le fruit d'une si noble entreprise. Peut-être ce conseil venoit-il de la confusion qu'il avoit de s'être laissé enlever le Roi. Il prévoyoit tout l'usage que la Reine alloit faire du nom de son mari; & cherchant à répa-

rer ſa faute, il s'imaginoit que le parti du Comte de la Marche agiroit avec plus d'audace en ſervant un chef qui ſeroit revêtu du même titre.

L'événement fit connoître que c'étoit la meilleure idée qu'il pût inſpirer au Comte. Ils ſe hâterent de gagner Londres. L'accueil qu'ils y reçurent augmenta leur confiance. On y avoit appris les déſordres que l'Armée de la Reine avoit commis dans toutes ſortes de lieux, & l'exemple de Saint Albans avoit jetté tant de conſternation parmi les Bourgeois, qu'ils ouvrirent leurs portes & leurs bras à ceux qu'ils crurent envoyés du Ciel pour les garantir des mêmes violences. Dès le lendemain, le Comte fit publier qu'il avoit des propoſitions importantes à communiquer à toute la Ville. Il marqua le lieu, qui étoit une Plaine voiſine, où il rangea l'Armée du Comte de la Marche en bataille. Là, s'étant avancé ſeul, entre l'Armée & le Peuple, il demanda à haute voix ſi l'on ſouhaitoit pour Maître, Henri de Lanca-

ſtre. Comme il n'étoit pas difficile de deviner le ſens de cette queſtion, le Peuple & l'Armée répondirent unanimement ; non, non. Il demanda enſuite ſi l'on ne reconnoiſſoit pas pour légitime héritier de la Couronne, Edouard IV, chef de la Maiſon d'Yorck, auſſi digne du nom de Roi par ſes vertus que par le droit de ſa naiſſance. On répondit pluſieurs fois oui, avec les plus vives acclamations. Le Comte de la Marche parut alors, & reçut les ſoumiſſions de l'Aſſemblée par des félicitations & des applaudiſſemens redoublés.

Il fut proclamé le jour ſuivant dans la Ville de Londres, avec toute la pompe que les malheurs de l'Etat permettoient, ſans qu'il ſe trouvât un ſeul Partiſan de la Maiſon de Lancaſtre qui oſât lever la voix. Le Parlement, accoutumé en Angleterre à ſe ranger du côté du plus fort, déclara que le Roi Henri ayant violé les conditions auſquelles on lui avoit laiſſé la Couronne, étoit dépouillé juſtement de tous les droits qui lui avoient été conſervés pour le reſte de ſa vie.

Quelle fin des travaux de la Reine, & quel nouveau changement dans le ſort de Henri, qu'elle croyoit ramener triomphant dans ſa Capitale ! Elle apprit que c'étoit au Comte de Warwick qu'elle devoit attribuer tout ſon malheur. Dans la premiére chaleur de ſon reſſentiment, elle laiſſa échapper un ordre ſanglant contre ſa ſœur & ſa Maîtreſſe ; mais l'ayant auſſi-tôt rétracté, elle ſe fit amener ces deux Dames, les exhorta à ſe ſouvenir que leur vie étoit entre ſes mains, & ſans les informer de l'étrange révolution qui venoit de ſe faire à Londres, elle leur demanda laquelle des deux ſe ſentoit diſpoſée à rendre au Comte de Warwick un ſervice qu'il ne pourroit payer de trop de reconnoiſſance. La défiance qu'elles eurent toutes deux de cette propoſition dans la bouche d'une Ennemie déclarée, les empêcha de répondre ; mais reprenant avec une franchiſe capable de lever tous leurs doutes, elle leur déclara que dans la juſte haine qu'elle portoit au Comte, elle étoit ré-

ſolue de mettre ſa tête à prix ; qu'elle devoit ce châtiment à un Sujet rebelle, qui n'avoit pu être rappellé à ſes obligations par le tragique exemple de ſon pere : que le devoir des Rois néanmoins étant de n'employer les voies extrêmes de la rigueur qu'après avoir épuiſé celles de la bonté, elle vouloit faire encore un eſſai de celles-ci, en propoſant au Comte d'abandonner les intérêts de la Maiſon d'Yorck, & de reprendre tout l'attachement qu'il devoit à ſon Maître : qu'au milieu de ſa haine, elle rendoit juſtice aux grandes qualités du Comte, & qu'elle ſentoit de quel avantage il étoit pour un Roi d'avoir de tels Sujets pour appui de leur Trône ; qu'elle lui laiſſeroit la liberté de faire ſes conditions ; & que ſi c'étoit l'ambition qui lui avoit fait oublier ſon devoir, elle mettroit pour fondement de leur réconciliation qu'il gouverneroit l'Etat après elle.

On ne s'attend point ici à voir ajoûter aux Hiſtoriens que ce diſcours étoit ſincére ; mais voici dans

quel ſens : La Reine, qui avoit été capable, dans plus d'une occaſion d'avoir recours à l'artifice, ne l'étoit pas d'employer une noire trahiſon. Ainſi par le même principe qui lui avoit fait faire un généreux effort ſur elle-même pour rétracter l'ordre qu'elle avoit donné contre la vie des deux Dames, elle étoit revenue tout d'un coup à penſer que dans l'extrémité où elle voyoit ſa fortune, trouvant Londres & le Parlement déclarés contre le Roi ſon mari, & n'ayant plus d'autre reſſource qu'une Armée dont elle avoit peine à réprimer la licence, il ne lui reſtoit peut-être rien de plus favorable à tenter que de gagner le Comte par des offres extraordinaires. Il connoiſſoit la fierté de celle qui prenoit le ton de ſuppliante. C'étoit un appas pour un cœur tel que le ſien. C'en étoit encore un de trouver une aſſez haute opinion de ſa générofité dans ſon Ennemie pour le croire capable de ſe laiſſer toucher par la confiance qu'elle marquoit à ſa vertu. Enfin, l'alternative de vengeance & d'ami-

tié qu'elle propoſoit étant un motif preſſant pour les deux Dames, elle s'imagina que le cœur le plus endurci à la haine pouvoit être vaincu par les inſtances d'une ſœur & d'une Maîtreſſe. Mais en cédant à la néceſſité qui la forçoit à cette compoſition, elle n'en étoit pas moins réſolue de ſe défaire du Comte s'il rejettoit ſes offres ; & la menace de mettre ſa tête à prix n'étoit qu'un voile, pour déguiſer le deſſein où elle étoit de lui ôter la vie par une voie plus courte. Elle laiſſa donc aux deux Dames à décider pour laquelle il auroit le plus d'égard & de ſoumiſſion, & la permiſſion qu'elle offrit à l'une des deux fut de lui donner un rendez-vous dans le lieu qui leur paroîtroit le moins ſuſpect.

La modeſtie ne permettant point à Elizabeth Woodwille d'accepter ſeule cette commiſſion, quoiqu'il fût aſſez clair que les ſollicitations de l'amour ſont toujours les plus puiſſantes, ce fut un embarras pour la Reine, qui s'étoit propoſé d'en garder une pour lui répondre de la fidélité de l'autre. Cependant, par le

conſeil de Sommerſet & de Clifford elle paſſa ſur cette difficulté. Mylady Nevill eut la liberté d'écrire au Comte. Elle lui propoſa de ſe rendre à quatre milles de Londres, dans une Terre qui appartenoit à leur Maiſon, où elle devoit le joindre par l'ordre de la Reine avec Eliſabeth Woodwille, qui étoit chargée comme elle de lui faire de ouvertures importantes. Elle lui marquoit que la Reine la faiſant eſcorter de cinquante hommes, il ne devoit point être accompagné d'une ſuite plus nombreuſe.

Le voiſinage de la Ville ſembloit propre à bannir toute défiance, & l'amour ſoutenu par la valeur ne connoît aucun danger. Cette partie ne parut au Comte qu'une avanture de galanterie. La ſeule précaution qu'il obſerva fut de ſe faire préceder d'une partie de ſes gens en approchant du rendez-vous, & s'étant aſſuré par leur rapport que les Dames y étoient déja avec leur eſcorte, il s'avança d'un air intrépide. Leur conférence dura peu. Ayant rejetté dès le premier mot toutes les pro-

positions qui pouvoient blesser sa gloire, il fut bien plus curieux d'apprendre ce qui retenoit les deux Dames au Camp de la Reine, & sçachant d'elles-mêmes qu'elles y avoient été gardées fort étroitement, il leur proposa à son tour de profiter d'une si belle occasion pour le suivre. S'il prévoyoit quelque résistance de la part de leur escorte, il se flattoit qu'à nombre égal sa valeur mettroit l'avantage de son côté. Mais il ne se défioit pas d'être écouté par Clifford, qui avoit promis à la Reine de le tuer aussi-tôt qu'il le verroit obstiné à rejetter ses propositions. Ce Seigneur, dont la main étoit accoutumée à ces actions barbares, s'étoit déguisé en femme avec deux des Officiers qui avoient perdu leur pere à Calais. Ils s'étoient rendus au Château du Comte deux heures avant les Dames, sous prétexte d'être des femmes de leur suite, & s'étant approchés du lieu de leur conférence sans avoir fait naître le moindre soupçon à l'escorte du Comte qui faisoit la garde à la porte, ils s'é-

toient postés assez avantageusement pour l'écouter & pour le surprendre. Cependant, ils ne purent entrer dans la chambre où il étoit, sans se trahir par l'ardeur de leur mouvement. Il eut le tems de se mettre en défense. Armé comme il étoit de toutes piéces, son bonheur le garantit des premiers coups, tandis que les cris des deux Dames appellerent ses gens à son secours.

Il ne lui auroit pas été moins difficile de sauver sa vie, par l'impuissances où ils étoient de le secourir. L'escorte des Dames avoit ordre d'attaquer l'autre au moindre signe; avec tout l'avantage que donne un dessein formé sur des gens qu'on prend au dépourvu. Ainsi, pendant que le carnage commençoit au dehors, le Comte eut à soutenir les efforts de trois hommes conjurés pour sa perte. Mais Elizabeth Woodwille, dont le caractére répondoit aux grandes avantures qui devoient un jour l'élever sur le Trône d'Angleterre, se sentit animée de tant de courage, qu'elle se saisit de Clifford avec une vigueur qui le ren-

dit comme immobile. Mylady Nevill aidant auſſi à cauſer du moins quelqu'embarras aux deux autres, le Comte tua l'un, d'un coup d'épée, & ſe dégagea aſſez heureuſement du ſecond pour s'échapper par la porte. Sa préſence fut comme le ſigne de la victoire pour ſes gens. Il acheva avec eux de tailler en piéces ceux qui oſerent encore ſoutenir ſes reproches & ſes coups. Enfin, les ayant tués juſqu'au dernier, il rejoignit les Dames avec autant de tranquillité que ſi leur converſation n'eût point été interrompue. De tant de malheureux qui avoient compté ſur une victoire certaine, Clifford & celui qui étoit reſté avec lui, furent les ſeuls qui ſe ſauverent à la faveur d'un Bois voiſin du Château.

La fidélité que la Reine avoit eue de ne pas donner aux Dames une eſcorte ſupérieure à celle du Comte, fit paroître cet attentat moins odieux, & la trahiſon de Clifford ne fut honteuſe que pour lui. Mais le Comte n'en fut pas moins indigné contre la ſource d'un outrage ſi

ſanglant, & dans l'ardeur de la vengeance, à peine ſe donna-t-il le tems de conduire lui-même les deux Dames à Londres. Il enflamma par ſes exhortations le Roi Edouard, & raſſemblant tout ce qu'il put trouver de volontaires dans la Bourgeoiſie de Londres & dans les Villes voiſines, il les joignit aux Troupes de ce Prince, qui composerent ainſi une Armée formidable. Ce fut dans cet intervalle que Vauclerc, qu'il avoit laiſſé à Calais pour y commander pendant ſon abſence, lui amena deux mille hommes, reſte des anciennes Guerres de France, à qui ce brave Officier avoit accordé un azyle, lorſqu'ayant été congédiés ils cherchoient un Maître qui voulût payer leurs ſervices. Il les avoit choiſis avec tant de ſoin, qu'il ſe faiſoit gloire d'être à la tête d'un Corps ſi bien éprouvé ; & ſur la nouvelle qu'il avoit eue de la défaite du Comte à Saint Albans, il venoit lui offrir ce zéle & ce courage, dont il lui donna dans la ſuite tant de marques éclatantes. Mais ce que Warwick gagnoit par l'arrivée d'un

ſi galant homme ne compenſoit pas dans ſon eſtime la perte qu'il fit d'un autre bien, ſans en avoir eu la moindre défiance, & ſans en avoir encore le moindre preſſentiment. On avoit appris avec quelle réſolution Eliſabeth Woodwille l'avoit ſauvé des mains de Clifford, & ceux à qui une action ſi extraordinaire avoit inſpiré la curioſité de la voir avoient encore plus admiré ſes charmes qu'ils n'avoient été ſurpris de ſon courage. Edouard ne s'étoit pas mieux défendu que mille autres, contre la beauté de cette Héroine. Je ne fais qu'obſerver l'origine d'une paſſion qui couta au Comte de Warwick ſa fortune & ſa vie, après avoir fait ſon ennemi mortel d'un Prince ingrat qui lui devoit ſa gloire & ſa Couronne.

Ils ſe hâterent tous deux de partir, avec l'eſpérance que donne la valeur & la ſupériorité du nombre ſur des Ennemis qu'on déteſte & qu'on mépriſe. Mais la Reine qui étoit informée de leurs forces, n'avoit pas jugé à propos de riſquer une Bataille ſans avoir augmenté

les siennes. Si jamais elle avoit été sensible à quelque disgrace, c'étoit à l'humiliation que lui avoit causée le triomphe du Comte de Warwick, & la délivrance de ses deux Captives. Elle étoit partie presqu'aussi-tôt avec son mari, pour aller cacher sa douleur & sa confusion dans les Provinces du Nord, où la Maison de Lancastre avoit toujours eu beaucoup de Partisans. Elle les trouva si peu refroidis, qu'ils s'empresserent de fortifier son Armée par des recrues considérables, & par des Corps entiers de nouvelles Troupes. Leur diligence ayant égalé leur zéle, elle se vit dans peu de jours à la tête de soixante mille hommes.

Edouard, qui redevenoit le plus foible, quoiqu'il fût parti de Londres avec quarante mille hommes, n'en perdit pas un moment le desir d'avancer, ni l'espérance de vaincre. Il prit sa marche vers Yorck, où il apprit qu'Henri & la Reine s'étoient rendus. Etant arrivé à Pontefract, la vûe d'un lieu où le plus ardent de ses défenseurs avoit

perdu la vie par la main d'un Bourreau, réveilla tout son courage avec ses ressentimens. Mais quels furent les mouvemens du Comte de Warwick en visitant une Place qui lui parut teinte encore du sang de son pere ! Ils avoient à passer le Pont de *Ferrebrigde* pour joindre l'Ennemi qui étoit campé à quelque distance de la Riviere d'Aire. Le Lord *Fitzwater* eut ordre de s'emparer du Pont, avec un détachement assez considérable ; mais il y trouva le furieux Clifford, qui tailla en piéces une partie de ses gens, & qui le tua lui-même, avec le Bâtard de Salisbury. Nouvel éguillon pour l'animosité du Comte de Warwick. Il accourut vers Edouard, & mettant pied à terre, il tua son cheval en sa présence : « Sire, lui dit-il, » l'Ennemi est maître du Pont. Mais » fuie qui voudra. Pour moi, je jure par » ce *bon signe* (en faisant ce serment » il baisa la croix de son épée) de » demeurer seul ici avec Vauclerc, » & de combattre jusqu'au dernier » soupir. » Et sur le champ il engagea ce Prince à faire publier dans

l'Armée, qu'il accordoit la liberté de se retirer à ceux qui craignoient l'Ennemi, & qu'il récompenseroit ceux qui feroient leur devoir, mais qu'il n'y avoit point de pardon à espérer pour ceux qui prendroient la fuite. Ensuite détachant Falcombridge son oncle pour aller passer la Riviere trois mille au dessus du Pont, il lui donna ordre de revenir au long du bord, & d'attaquer Clifford qui le gardoit de ce côté-là. Cette expédition fut conduite avec autant de secret que de diligence. Clifford surpris par Falcombridge, ne pensa qu'à se défendre contre une attaque si imprévûe. Il abandonna le Pont, que le Comte se hâta de passer, à la tête d'une partie des Vétérans de Vauclerc. Il cherchoit Clifford. Il le joignit; & l'ayant d'abord blessé d'un coup de fléche, il l'acheva du tranchant de son épée, dont il lui fendit la moitié du corps; châtiment trop léger pour un Traître & un Barbare.

La Reine qui s'étoit retirée à Yorck avec son mari, ne s'effraia point d'une perte si légere. Elle donna le commandement de son Armée au

Duc de Sommerfet, & ne voyant de reffource pour elle que dans la victoire, elle lui déclara qu'il falloit vaincre ou périr. Les deux Armées fe rencontrerent le Dimanche des Rameaux dans la Plaine de Tawnton, où elles fe rangerent en Bataille. Il ne s'en étoit pas vû depuis long-tems de fi puiffantes en Angleterre, & j'ai fait remarquer que celle de la Reine furpaffoit l'autre d'un tiers. Mais il arriva malheureufement pour les Lancaftriens, que l'air s'étant obfcurci par la neige, qui tomba tout coup à en abondance, le vent la leur portoit au vifage. Falcombridge, qui commandoit l'avant-garde d'Édouard prit ce moment pour faire quitter l'arc à fa Troupe; & lui ordonnant de fondre fur l'Ennemi à grands coups d'épée, il commença un combat qui fut dès le premier inftant un affreux carnage, & qui dura depuis le matin jufqu'au foir avec cette fureur & cette obftination. Les Hiftoriens n'en ont donné qu'une idée fort confufe, mais ils s'accordent tous à le faire regarder comme un des plus terribles châtimens que le Ciel ait jamais exer-

cés contre l'Angleterre. Les Lancastriens commencerent vers le soir à céder le terrain. Ce ne fut pas néanmoins en fuyant. Ils se battoient en retraite, & faisoient ferme de tems en tems, avec une vigueur qui rendoit encore la victoire incertaine. Cependant le Comte de Warwick ayant animé ses gens par des exemples prodigieux de valeur, ils presserent tellement leurs Ennemis qu'ils leur firent enfin tourner le dos. Et ce fut alors que le massacre devint épouvantable. Les fuyards prirent d'abord vers le Pont de Tadcaster, mais se trouvant pressé par des vainqueurs cruels, qui avoient ordre de ne faire quartier à personne, ils voulurent se détourner pour passer le Ruisseau de *Corke*, qui se jette dans la Riviere de *Warf*; ils se précipiterent avec tant de désordre, que le Ruisseau se trouva aussi-tôt rempli de ceux qui s'étoient noyés, & qui dans leur malheur servirent de Pont aux Compagnons de leur fuite. On rapporte que le carnage fut si grand dans cet endroit, que les eaux de la Riviere de Warf paru-

rent teintes de ſang pendant pluſieurs jours ; & ce récit n'eſt point incroyable, puiſque les Hiſtoriens aſſurent que le nombre des morts fut d'environ quarante mille hommes.

Edouard prit le chemin d'Yorck après ſa victoire, dans l'eſpérance de ſe ſaiſir du Roi & de la Reine ; mais il y apprit qu'à la nouvelle de leur défaite, ils étoient partis avec la derniere précipitation pour ſe retirer en Ecoſſe. Son premier ſoin fut de faire ôter de deſſus les murs la tête du Duc ſon pere, & celle du Comte de Salisbury, en regrettant de ne pouvoir mettre à leur place celles de Henri & de Marguerite. Il y fit apporter celles du Comte de Devonshire & du Lord Clifford, auſquelles il en joignit un grand nombre de moins célébres.

La perte de cette fameuſe Bataille fut un malheur irréparable pour la Maiſon de Lancaſtre. Edouard ne trouva plus d'Ennemi à combattre, & jugeant par l'abbattement des vaincus qu'il ne lui en reſtoit plus à craindre, il reprit le chemin de Londres, où il eut la ſatisfaction de voir

arriver presqu'aussi-tôt plusieurs Seigneurs, qui vinrent implorer sa clémence. On assure que ce fut la honte d'avoir répondu si mal à l'attente de la Reine, qui les empêcha de la suivre, & qui leur fit abandonner un parti auquel leur inclination les attachoit autant que les anciens engagemens de leurs familles. Aussi parut il bien-tôt que leur cœur n'avoit point de part à cette infidélité. Après quelques éxécutions sanglantes qui parurent néceſſaires au nouveau Roi pour assurer son trône, il assembla un Parlement, auquel il n'eut pas de peine à faire approuver tout ce qui s'étoit fait jusqu'alors en sa faveur. Il étoit victorieux. L'avantage des armes a toujours été le meilleur titre en Angleterre pour décider des prétentions à la Couronne. Les Parlemens n'ont jamais entrepris de s'éloigner du principe salutaire, qu'il faut se déclarer pour le plus fort. Suivant cette maxime, la nouvelle assemblée approuva le couronnement d'Edouard, qui fut célébré avec beaucoup de pompe. Elle confirma ses droits, & cassa

tous les Actes qui s'étoient faits sous le dernier regne contre la Maison d'Yorck. Henri VI après un regne de trente-huit ans, fut regardé comme un usurpateur. C'est ainsi, pour me servir des termes d'un célébre Historien, qu'on se jouoit de la crédulité du Peuple, & qu'on lui faisoit croire que tout ce qui avoit été juste pendant soixante ans, étoit devenu injuste par une victoire dont le nouveau Roi n'étoit redevable qu'à la fortune.

Il ne restoit dans tout le Royaume que la Ville de Berwick qui fût demeurée fidelle à la Maison de Lancastre, & la nécessité de plaire au Roi d'Ecosse, à qui le Roi & la Reine fugitifs avoient demandé un azile, les força bientôt de l'abandonner aux Ecossois. Ce fut à ce prix que Marguerite obtint la permission de cacher pendant quelque tems sa douleur dans un Château d'Ecosse, où elle demanda la liberté de se retirer. Les Ducs de Sommerset & d'Excester qui avoient eu le bonheur de se sauver après la Bataille, composoient toute sa suite.

Dans l'incertitude des réſolutions qu'elle avoit à prendre, elle refuſa des honneurs qui l'auroient gênée ; & ce ne fut qu'après avoir pris le parti d'aller demander dans les Cours Etrangeres des ſecours qui lui furent refuſés en Ecoſſe, qu'elle accepta pour le Roi ſon époux & pour le Prince Edouard leur fils, une garde de cent Cavaliers pendant ſon abſence.

Mais tandis qu'elle s'abandonnoit amerement à ſes réfléxions, & que dans le beſoin où elle étoit d'argent elle ſe voyoit obligée de rejetter toutes les voies qui demandoient cette ſorte de ſecours, il lui vint dans ſa ſolitude un Négociant François, qui s'étoit établi en Ecoſſe où il avoit amaſſé des richeſſes conſidérables par le Commerce qu'il entretenoit avec les Pays Bas. Après lui avoir exprimé la compaſſion qu'il reſſentoit de ſes malheurs, il la fit ſouvenir d'un bon office qu'elle lui avoit rendu dans ſa jeuneſſe à la Cour de Nanci, & lui expliquant dequoi ſa ſituation le rendoit capable pour lui marquer ſa reconnoiſſance,

il lui offrit tout ce qu'elle croiroit propre à l'aider dans son infortune. Elle regarda cette offre comme une faveur du Ciel. Un Vaisseau & de l'argent étoient les seuls bien qu'elle désiroit. Les ayant obtenus du Négociant, elle ne s'arrêta quelques jours de plus en Ecosse que pour lier le jeune Roi Jacques & ses Ministres par toutes les promesses qui pouvoient la rendre tranquille sur le sort de son mari & de son fils.

Elle laissa le Duc d'Excester auprès de ces deux Princes, pour veiller continuellement à leur sureté; & s'étant embarquée à Dumbar, avec le Duc de Sommerset, elle alla descendre dans un Port de Flandres, d'où elle envoyat Sommerset à la Cour du Duc de Bourgogne pour solliciter son assistance, tandis qu'elle se rendit à Paris pour implorer elle-même le secours de Louis XI. Ce Prince avoit tant d'occupations du côté de la Bretagne, qu'elle le trouva peu disposé à se faire une querelle avec l'Angleterre. Mais il ne put refuser son amitié & ses bienfaits à une Reine malheureuse qui lui appartenoit de fort près

près par le ſang. Il la combla de careſſes, & s'il ne lui accorda point des ſommes conſidérables ni des Troupes réglées, il lui permit d'engager à ſon ſervice tous ceux qu'elle trouveroit diſpoſés à prendre volontairement ſes intérêts. A l'âge où elle étoit encore, elle auroit trouvé autant de Champions qu'il y avoit de jeunes Seigneurs à la Cour ; & ce charme qu'elle avoit pour gagner les cœurs, quand ſa fierté lui permettoit de l'employer, auroit eu plus d'effet que le conſentement du Roi pour lui faire lever une Armée ; mais après avoir commencé fort heureuſement, une foibleſſe dont ni le poids de l'adverſité, ni la force de l'ambition ne purent la défendre, ruina ſes plus belles eſpérances.

Entre la jeune Nobleſſe qui s'empreſſa autour d'elle, elle fut frappée de la bonne mine du Seigneur *de la Varenne*, Grand Sénéchal de Normandie. Ce gentilhomme joignoit à beaucoup d'eſprit & d'élévation de ſentimens, un tour d'imagination qui n'étoit pas rare dans ce ſiécle à la Cour

de France, mais qui ne manquoit pas d'être toujours plus vif & plus agiſſant dans les caractéres auſſi diſtingués que le ſien. Il ſe piquoit de galanterie ; dans tous les ſens qu'on attachoit alors à cette idée ; c'eſt-à-dire, que mettant ſa gloire à ſoutenir l'honneur & les intérêts des Dames, il cherchoit toutes les occaſions de meriter le titre qu'il prenoit de leur Chevalier. Celle de ſecourir une Reine auſſi célébre par ſon courage que par ſa beauté, lui parut faite pour exercer tout ce qu'il y avoit de romaneſque dans ſes idées. Il lui offrit ſon bien, qui étoit conſidérable, & ſon épée, qu'il avoit déja ſignalée effectivement par des exploits dont on trouve les traces dans nos Hiſtoires. Soit que la Reine eût pris aſſez bonne opinion de lui pour eſpérer beaucoup de ſes promeſſes, ſoit que n'ayant point le cœur inſenſible, elle ſe fût laiſſée attendrir par ſes ſoins, elle lui marqua bien-tôt des préférences qui éloignerent d'elle ceux qui s'en étoient approchés avec les mêmes deſirs.

Sa politique parut l'abandonner. Loin de reconnoître le tort qu'elle se faisoit en négligeant les offres d'une si belle Jeunesse, il sembla qu'elle eût borné toutes ses vûes à la conquête du Sénéchal, & que cinq cens hommes qu'il lui promit d'assembler sous ses ordres remplissent toutes les espérances qui lui avoient fait quitter l'Écosse. Quelques Historiens la justifient par la crainte qu'elle eut de se précipiter dans de nouveaux embarras, en s'associant tant de jeunes gens qu'elle auroit eu peine à contenir, & dont l'obéissance auroit été douteuse pour le Chef qu'elle auroit mis à leur tête; au lieu que dans la pensée où elle étoit qu'elle n'avoit besoin que d'un petit nombre de gens résolus pour faciliter sa descente dans le Nord d'Angleterre, où elle se promettoit que sa seule présence ranimeroit tous ses Partisans, elle trouvoit dans la Varenne & dans sa Troupe, tout ce qu'elle croyoit nécessaire à son expédition.

Quelque jugement qu'on en veuille porter, elle se remit en mer avec lui,

ſur la promeſſe vague d'un ſecours plus puiſſant, que le Roi lui fit attendre auſſi-tôt qu'elle auroit fait déclarer pour elle quelques Provinces d'Angleterre. Edouard l'ayant fait obſerver inutilement à ſon paſſage, elle alla tenter ſa deſcente à *Tinmouth*. Mais elle y trouva un Corps de Troupes, qui la força de remettre à la voile. Un furieuſe tempête, dont ſes Vaiſſeaux eurent beaucoup à ſouffrir, la faiſoit penſer à regagner la côte de France, lorſque le vent, qui changea tout d'un coup, la conduiſit ſans le ſecours des Matelots dans l'embouchure de la Twede, d'où elle ſe rendit facilement à Berwick. Le Sénéchal s'y retrancha par ſon ordre, en attendant qu'elle eût fait répandre le bruit de ſon arrivée dans les Provinces voiſines. Mais l'ardeur des Habitans ne répondit point à ſon attente; & ſur la nouvelle qu'elle reçut bien-tôt que le Chevalier Ogle venoit attaquer le Camp du Sénéchal avec quatre mille hommes, elle gagna la Frontiere d'Ecoſſe, où elle ſe flata que les Ecoſſois ne

la laisseroient point opprimer.

Si les Historiens n'ont laissé aucun détail des galanteries de Marguerite, on trouve par intervalles assez de preuves que les imputations de ses Ennemis n'ont pas toujours été sans fondement. Ceux qui l'ont accusée d'avoir aimé successivement les deux Sommersets, n'auroient pas été trop aveuglés par la haine, si ce reproche avoit été aussi juste pour le pere qu'il paroît l'être à l'égard du fils. La Reine l'avoit laissé en Flandres, où plus actif & plus heureux qu'elle, parce qu'il brûloit du desir de la servir, il avoit obtenu du Duc de Bourgogne la permission de lever quelques Troupes, avec lesquelles il étoit repassé sur le champ en Angleterre. Ayant choisi si habilement le lieu de sa descente, qu'il étoit entré sans opposition dans le Northumberland, il y auroit préparé à la Reine plus de facilité qu'elle n'en avoit trouvée sur la côte, s'il n'eût été forcé par des événemens imprévus de se renfermer dans Bamburgh. Il s'y défendoit vaillament, lorsqu'il

apprit non seulement que la Reine étoit entré dans la Twede, mais qu'elétoit accompagnée d'un Chevalier François qui avoit acquis toute sa confiance, & qui ne gouvernoit pas moins son cœur que ses affaires & ses Troupes. Il fut indigné que deux mois d'absence eussent fait oublier son attachement & ses services. La jalousie eut part sans doute à ce ressentiment, & quelque idée qu'on doive prendre de la nature de son zéle, il ne put souffrir qu'un Etranger vînt emporter des préférences qu'il croyoit avoir méritées. Il étoit assiégé par le Chevalier Nevill, qui venoit d'être créé Marquis de Montaigu. Cette famille étoit si puissante à la Cour de Londres, qu'il ne pouvoit choisir une médiation plus certaine pour faire sa paix avec Edouard. Le Marquis flatté d'une conquête si éclatante, obtint pour lui la restitution de tous ses honneurs & de tous ses biens, avec une pension annuelle de mille marcs.

Mais par une inconstance qui ne peut être attribuée qu'à l'amour, à peine fut-il à Londres qu'il se re-

procha d'en avoir crû trop aisément des bruits qu'il ne s'étoit pas donné le tems d'approfondir. Il écrivit à la Reine pour lui reprocher son ingratitude, ou plûtôt pour s'en éclaircir. Elle s'étoit avancée jusqu'à Edimbourg, avec le Sénéchal, qui avoit laissé ses gens sur la Frontiére. La protection de la France, dont elle fit valoir les témoignages dans le secours qu'elle avoit obtenu, détermina le Roi d'Ecosse à lui accorder la permission de lever quelques Troupes dans ses Etats. Henri, qui commençoit à sentir le prix d'une Couronne depuis qu'il avoit perdu la sienne, s'employa lui-même à former une Armée, & son parti réveillé dans le Nord d'Angleterre par les préparatifs qui se faisoient en sa faveur, paroissoit disposé à faire quelque nouveau mouvement pour le seconder.

La réponse de la Reine à Sommerset ne contenoit que des plaintes de sa trahison ; mais se trouvant trop heureux d'être regretté, il ne pensa qu'à réparer par un nouveau sacrifice de sa fortune le tort qu'il

s'étoit fait dans ſon eſprit. En quittant la Cour d'Edouard, il engagea dans la même réſolution Raoul Percy, frere du Comte de Northumberland, qui s'étoit ſoumis à Edouard après la Bataille de Tanwton. S'ils n'oſerent entreprendre de lever des Troupes, ils porterent à la Reine une ſomme conſidérable que leur crédit leur fit trouver à Londres. Ils la joignirent dans le Northumberland, où elle s'étoit déja rendue avec ſon Armée. L'impatience que Sommerſet eut de la revoir lui ſauva la vie dans une rencontre, où le pétit nombre de gens qui l'accompagnoit fut taillé en piéces par le Marquis de Montaigu. Il s'étoit avancé, en laiſſant Percy à la tête de quelques Compagnies qu'il avoit ramaſſées dans ſa route. Montaigu, qui commandoit dans le Nord, arrivoit dans le même tems, avec toutes les Troupes qu'il avoit pû raſſembler, & fondant ſur Percy, qu'il trouva ſans l'avoir cherché, il lui fit mordre la pouſſiére avec tous ſes gens.

Mais la double inconſtance du Duc de Sommerſet ne demeura pas beaucoup

beaucoup plus long-tems sans punition. Il trouva la Reine en marche. Avec quelques marques de joie & d'affection qu'elle parut le recevoir, il s'apperçut bien-tôt qu'il ne s'étoit pas trompé dans ses premiers soupçons, & que toute la faveur étoit pour le Sénéchal. Le court espace qu'il passa près d'elle fut employé en plaintes & en explications, qui ne produisirent point de réconciliation plus sincére. On étoit arrivé à Exham, & la Reine ayant pris la résolution d'y camper, pour rassembler les secours qui lui arrivoient sans cesse, l'Armée travailloit à se fortifier par divers retranchemens; lorsque Montaigu animé par l'avantage qu'il venoit de remporter, eut la hardiesse d'attaquer Henri dans ses Lignes. Il le pressa si vivement que ne lui ayant point laissé le tems de se reconnoître, il lui tua la meilleure partie de ses gens, & mit le reste en fuite. Henri & Marguerite se sauverent par des routes différetes, qui conduisirent l'un en Ecosse, & l'autre dans les plus étranges extrêmités, où la fortune ait jamais

fait tomber une Reine. Le Duc de Sommerſet eut le malheur d'être fait priſonnier. On ne le fit pas languir. Montaigu irrité qu'il lui eût manqué de parole, lui fit trancher la tête à Exham.

La Reine qui n'avoit pas eu le tems, dans ſon trouble, de prendre une voiture ni de ſe faire accompagner, s'étoit hâtée de gagner à pied une Forêt voiſine, avec le jeune Edouard ſon fils qu'elle conduiſoit par la main. N'ayant oſé ſortir de cet azile juſqu'au ſoir, elle y fut ſurpriſe par la nuit. Loin de s'affliger de cette avanture, elle pénétra dans l'épaiſſeur des arbres, & s'y livrant à toute l'amertume de ſes réfléxions, elle remercia le Ciel de lui accorder une retraite où les Ennemis qu'elle avoit à craindre lui paroiſſoient bien moins redoutables que les hommes. J'aurois peine à m'arrêter au détail de cette avanture, ſi les meilleurs Hiſtoriens d'Angleterre n'en avoient pas rapporté toutes les circonſtances, & ſi nôtre *Monſtrelet* même n'en racontoit les principales, ſans y joindre aucune marque

doute. Rapin en par le avec peud'étendue; mais il la suppose néanmoins comme un fait attesté par d'autres Historiens; & s'il l'a touché si légérement, on sent qu'une Histoire générale admet moins les détails de cette nature que l'Histoire d'une vie particuliére. Il faut considérer d'ailleurs que ce qui m'a fait regarder la vie de Marguerite d'Anjou comme une partie des plus curieuses & des plus interessantes de l'Histoire d'Angleterre, est la singularité même des avantures de cette Reine, & la multitude de faits ou tristes, ou tendres, ou terribles, que la fortune a pris comme plaisir à rassembler dans le regne de Henri.

Au milieu des plus tristes réfléxions, il s'en présenta une à la Reine dont son imagination fut d'autant plus flattée, que l'année étant alors dans sa plus belle saison, elle ne trouvoit dans la douceur de l'air, & dans la verdure du feuillage, que des raisons de se familiariser tout d'un coup avec la solitude, & de gouter tous les objets qui étoient autour d'elle. Il lui tomba dans l'es-

prît que la vie du Prince son fils étant le fondement de toutes ses espérances, il n'y avoit point de lieu où elle put la dérober plus surement à la haine de ses Ennemis, que dans une Forêt déserte, où l'on ne pouvoit soupçonner qu'elle fût entrée avec lui, & où elle n'avoit pas même apperçû de routes qui pussent lui faire craindre les rencontres du hazard. Que n'avoit-elle pas à redouter si elle s'exposoit le lendemain à celle du Vainqueur, & de quel côté devoit-elle tourner pour rejoindre son mari ? La crainte de manquer de nourriture pouvoit-elle l'inquiéter, & falloit-il d'autre soutien à la nature que celui dont les animaux tiroient leur santé & leurs forces? Elle se confirma si bien dans ces idées par les méditations d'une nuit entiére, qu'elle se trouva déterminée le lendemain à passer du moins qelque tems dans la Forêt d'Exham, jusqu'à ce que les mouvemens de la guerre fussent appaisés dans les lieux voisins ; ou, si le Ciel ne lui offroit pas quelque moyen de regagner l'Ecosse, jus-

qu'à ce que son fils, qui n'avoit encore que huit ans, fût en état d'entreprendre une marche pénible, & de traverser le Northumberland pour se rendre à Berwick.

Mais lorsqu'elle cherchoit quelque endroit commode pour s'en faire un abri contre les injures de l'air, elle découvrit plusieurs personnes qui étoient couchés tranquillement sur l'herbe, & qui paroissoient avoir passé la nuit dans le même lieu. Sa frayeur augmenta beaucoup en remarquant qu'ils avoient entendu le bruit de sa marche, & qu'ils jettoient les yeux de tous côtés avec beaucoup d'ardeur. Toute son adresse ne put empêcher qu'elle n'en fut apperçûe. Ils accoururent à elle. La vûe d'une femme qui étoit couverte d'habits fort riches, & celle d'un enfant qui portoit mille marques d'une condition supérieure, parut leur inspirer d'abord quelque respect; mais leur profession étant de voler sur les chemins & dans les bois, la facilité de s'emparere d'une si belle proie, chassa bien-tôt les sentimens qui les avoit

arrêtés. Ils se jetterent sur la Reine; qu'il dépouillerent de ce qu'elle avoit de plus brillant, & le jeune Prince ne fut pas traité avec moins de barbarie. On s'imagine aisément que dans les agitations continuelles où Marguerite avoit vécu, elle étoit ornée de mille joyaux précieux, qui étoient comme les restes de sa grandeur; aussi prétend-t-on que sa dépouille dût suffire pour enrichir cette troupe de Brigands. Mais ils furent si enyvrés de leur bonheur, que ne pouvant s'accorder dans le partage, ils prirent querelle avec une fureur & un aveuglement qui répondoient à leur caractére. La Reine, qui ne demandoit au Ciel que la vie de son fils, saisit ce moment pour s'échapper avec lui, & s'enfonçant dans la partie la plus épaisse de la Forêt, elle ne cessa point de marcher, aussi long-tems que le jeune Prince en eut la force. Mais le voyant prêt à tomber de foiblesse, elle le prit entre ses bras, & elle continua sa marche avec une vigueur & une résolution incroyable. Elle se croyoit délivrée de la

plus effrayante partie du péril, lorſqu'elle rencontra un autre Voleur, qui étoit de la bande des premiers, & qui alloit les rejoindre, après avoir achevé apparemment quelque crime dont il brûloit de leur rendre compte. Il s'approcha d'elle, l'épée haute; mais ce qui devoit la faire mourir d'effroi ſervit au contraire à lui faire rappeller tous ſes eſprits. Elle prit l'air & le ton de majeſté, qu'une ſi longue habitude du Trône lui avoit rendu comme naturel, & le faiſant même éclater avec plus de force dans une extrémité ſi preſſante, elle préſenta le Prince de Galles au Voleur : *Mon Ami, lui dit-elle, ſauve le fils de ton Roi.*

Le nom de Roi pénétra ce Miſérable d'un ſi vif ſentiment de reſpect & de frayeur, qu'il laiſſa tomber ſon épée aux pieds du Prince, & ne penſant qu'à lui rendre ſes ſervices, il offrit à la Reine tout ce qu'elle le croiroit capable d'entreprendre pour la ſauver elle & ſon fils. Elle lui propoſa de ſe charger du jeune Prince, qu'elle n'avoit plus la force de ſoutenir. Il le prit entre

ſes bras, tandis que ſe ſaiſiſſant de ſon épée, elle ſe mettoit en état de lui faire la loi, s'il eût été capable de rétracter ſes offres. Mais ſon zéle fut ſi conſtant, que ſur la relation qu'elle lui fit de la barbarie de ſes Compagnons, il voulut lui perſuader de retourner à eux, en l'aſſurant qu'il trouveroit le moyen de leur faire reſtituer ce qu'ils lui avoient enlevé. La Reine ne regardoit plus ſes joyaux comme une perte. Elle éprouvoit que rien ne donne tant de force que l'adverſité aux ſentimens de la nature, & ſon fils lui tenoit lieu de tout. La ſeule priére qu'elle fit au Voleur, fut de la conduire dans un lieu aſſez ſûr pour y prendre le tems de s'informer ſans péril, du ſort de Henri & de ſon Armée. Il avoit ſa maiſon & ſa femme dans un Village voiſin. Dans l'état où il trouvoit le Prince & ſa mere, preſque nuds, défigurés par la fatigue & par la crainte, il leur demanda s'ils croyoient riſquer d'être reconnus en ſe retirant dans cet azyle. La néceſſité les força d'accepter ſes offres.

Ils y demeurerent deux jours, tandis que le Voleur même, qui étoit devenu leur confident & leur défenseur, prenoit des informations sur les suites de la Bataille. Mais le troisiéme jour au matin, leur Hôtesse, à qui son mari avoit recommandé de les garder soigneusement, sans lui avoir confié néanmoins un secret dont il étoit comme jaloux, vint les avertir qu'on avoit vû dans le Village quelques gens armés, qui demandoient avec inquiétude si l'on n'avoit point entendu parler de la Reine & du Prince de Galles. Quoique cette demande eût quelque chose d'indiscret, Marguerite se figura que ce ne pouvoit être que des gens de son mari. Elle sortit dans cette confiance, avec des habits empruntés de son Hôtesse, & sa curiosité ne l'exposant à rien sous ce déguisement, elle reconnut le Sénéchal de Normandie, accompagné de son Ecuyer, & d'un Gentilhomme Anglois, qu'il avoit prié de lui servir d'interpréte & de guide.

La Varenne avoit été moins indifférent que le Roi pour le sort de la

la Reine & du Prince. Après s'être diſtingué glorieuſement dans la mêlée, il s'étoit vû forcé de céder au torrent, & de mettre ſa liberté à couvert par la fuite; mais il avoit rallié ſes gens ſous ſon Etendart, & ne voyant aucun moyen de tenir la Campagne avec une Troupe ſi foible, il les avoit envoyés ſous la conduite de *Barville*, ſon Lieutenant, dans une petite Ville nommée *Alnewick*, dont l'Armée de la Reine s'étoit emparée en venant d'Ecoſſe. Pour lui, qui avoit déja ſçu de quelques Anglois que Marguerite avoit diſparu avec ſon fils, & qu'on les avoit vûs tourner vers la Forêt d'Exham, il ne douta point qu'ils n'y euſſent cherché une retraite. S'étant confirmé dans cette penſée, en apprenant que Henri avoit pris vers l'Ecoſſe, & qu'entre les Priſonniers de Montaigu on ne nommoit ni la Reine ni le Prince, il avoit pris le parti de les chercher, avec la précaution de ne ſe faire accompagner que de deux perſonnes, pour ne pas s'éxpoſer aux obſervations des Vainqueurs.

C'étoit un ſecours, dans l'extrémité où la Reine étoit réduite, mais un ſecours ſi foible, que s'il pouvoit ſervir à ſa conſolation, il étoit peu capable de contribuer à ſa ſûreté. En examinant même quelles facilités elle en pouvoit tirer pour gagner l'Ecoſſe, il lui parut qu'elle riſqueroit beaucoup plus à paroître avec trois hommes armés, qu'avec le ſeul voleur qui devoit être ſon guide dans ſon premier projet. Cependant, d'autres craintes ne lui permettoient point de s'abandonner à la bonne foi d'un voleur, lorſqu'elle retrouvoit l'homme du monde dont elle connoiſſoit le mieux l'attachement. Elle fut délivrée de cette incertitude par le conſeil du Gentilhomme Anglois qui accompagnoit le Sénéchal. Comme il n'étoit queſtion que de ſortir des Etats d'Edouard, il comprit que ſi les côtes du Northumberland étoient trop obſervées pour leur laiſſer l'eſpérance de gagner la Mer de ce côté-là, ils pouvoient ſe promettre plus de facilité du côté de la Province de Cumberland, qui borde la

Mer d'Irlande. Ils n'étoient guéres plus éloignés de Carlile, qui est à l'entrée du Golphe de Solway, que des premiers Ports de la Mer du Nord, & ils l'étoient beaucoup moins que de l'Ecosse. Le Gentilhomme Anglois avoit des amis dans cette Ville qui pouvoient favoriser leur embarquement. Pourquoi ne pas choisir une route qui les conduisoit en peu de momens de Carlile dans le Galloway, d'où il leur étoit si facile de gagner Edimbourg ? Ils s'arrêterent à cette résolution. Le Voleur, qui arriva dans cet intervalle, les y confirma par de nouvelles terreurs. Il avoit appris que sur le bruit qui s'étoit répandu que la Reine & son fils n'étoient pas retournés en Ecosse, Montaigu se proposoit d'assiéger tout à la fois les Villes d'Alnewick & de Dunstambourg, dans l'une desquelles on s'imaginoit qu'elle s'étoit retirée. Cette ardeur à chercher les moyens de se saisir d'elle & du Prince, lui fit envisager toute l'horreur du sort qui les menaçoit tous deux, s'ils avoient le malheur de

tomber entre les mains de leurs Ennemis ; & le ſupplice de l'infortuné Sommerſet rendit cette crainte encore plus preſſante.

Cependant, lorſqu'elle eut raconté au Sénéchal la triſte avanture qu'elle avoit eſſuyée dans la Forêt, il ne crut pas que l'honneur lui permît de s'éloigner ſans avoir tiré vengeance des Brigands qui l'avoient inſultée. Les richeſſes dont elle avoit été dépouillée, étoient un autre objet qui méritoit bien de n'être pas abandonné à des infâmes. L'inégalité du nombre faiſant peu d'impreſſion ſur un cœur tel que le ſien, il réſolut de les chercher au travers de tous les périls, avec le ſeul ſecours de ſes deux Compagnons. Cette entrepriſe, qui répondoit ſi bien à ſes idées de Chevalerie, l'exerça inutilement pour le deſſein qu'il s'étoit propoſé ; mais en parcourant les endroits les plus déſerts de la Forêt, il rencontra le Duc d'Exceſter, & Edmond, frere du Duc de Sommerſet, qui s'y étoient jettés après la bataille d'Exham. Preſſés par leurs Enne-

mis, & n'ayant point de grace à eſpérer du Vainqueur, ils s'étoient flattés comme la Reine, de pouvoir paſſer quelques jours dans cette ſolitude, & de trouver quelque voie pour gagner l'Ecoſſe ou la Mer. La rencontre du Sénéchal qu'ils n'avoient point aſſez vû pour le reconnoître, les expoſa tous à s'égorger dans le premier mouvement de leur défiance. Mais s'étant enfin reconnus pour amis & pour Compagnons du même ſort, ils continuerent avec auſſi peu de fruit la recherche des Voleurs, qui s'étoient retirés apparemment pour mettre leur butin à couvert.

Rien ne pouvoit être plus conſolant pour la Reine que la vûe de deux Seigneurs ſi dévoués à ſon ſervice. Après avoir donné des larmes à la mémoire du Duc de Sommerſet, elle conſentit à prendre le chemin de Carlile, & le ſecours du Voleur fut accepté pour régler une route dont il connoiſſoit tous les détours. Les Seigneurs acquitterent la reconnoiſſance de la Reine, en offrant à ſa femme une partie de

l'argent qu'ils avoient avec eux;mais par une générosité digne d'un autre sort, il lui défendit de l'accepter, & s'affligeant même de n'avoir rien de précieux à leur offrir dans leur nécessité, il fit éprouver à la Reine un sentiment que les Rois doivent peu connoître, quand ils sçavent user de leur puissance: « De toute » ma fortune, lui dit-elle, ce que » je regrete le plus à ce moment » est le pouvoir de vous récompen- » ser. » Elle arriva heureusement à Carlile, & les soins du guide Anglois lui firent trouver une grande Barque qui la transporta dans la premiére Province d'Ecosse.

A peine eut-elle touché la Côte, qu'elle sentit renaître toutes les vûes que la misére de son fils, plutôt que la sienne, & les allarmes qu'elle avoit eues continuellement pour sa vie, avoient comme étouffées depuis la bataille d'Exham. Elle dépêcha les Ducs d'Excester & de Sommerset à la Cour du Duc de Bourgogne, pour solliciter de nouvelles marques de l'ancien attachement de ce Prince à la Maison de

Lancaftre. Ils étoient deftinés, comme elle, à paffer encore par d'étranges épreuves, avant que de voir quelque jour à relever leur fortune. Divers malheurs qu'ils effuyerent avant que d'arriver en Flandres, les firent tomber dans une fi grande misére, que n'ayant ofé fe préfenter au Duc par la crainte d'être foupçonnés d'impofture en paroiffant dans un état qui deshonoroit leur nom, ils furent réduits à demander l'aumône pour conferver leur vie. Philippe de *Commines* affure qu'il avoit vû le Duc d'Excefter, fuivant fans *chauffes*, l'Equipage du Duc de Bourgogne; comme s'il vouloit faire entendre qu'il étoit réduit à la condition de Valet. Peut-être fervit-il lui-même à le tirer de cette affreufe extrémité; car il ajoûte que le Duc fut reconnu, fans expliquer à qui il eut cette obligation. L'alliance que le Duc de Bourgogne penfoit à prendre avec Edouard, ne le difpofoit pas à fecourir la Reine Marguerite, ni à traiter favorablement fes Envoyés. Cependant, un refte d'inclination pour les Lancaftres lui fit accorder

accorder quelques faveurs aux deux Ducs, avec une pension modique, qui leur fut payée aussi long-tems qu'ils demeurerent à sa Cour.

Mais la Reine, qui les avoit fait partir de *Kerkebridge* où elle étoit débarquée, s'y trouva exposée à des périls qui donnerent bien plus d'exercice à son courage. Quoiqu'elle se crût en sûreté dans l'Ecosse, elle n'avoit pas jugé à propos de se faire connoître en y arrivant, pour ménager sa propre gloire dans la triste situation où elle étoit. Cette raison l'ayant déterminée à se priver aussitôt de l'escorte des deux Ducs, il ne restoit avec elle & son fils que le Sénéchal de Normandie & son Ecuyer, qui lui avoient paru suffire pour la conduire sans éclat jusqu'à Edimbourg, ou dans tout autre lieu que ses nouveaux desseins lui auroient fait choisir. Elle s'étoit logée, en débarquant à Kerkebridge, chez un Anglois nommé Cork, qui s'étoit fait un établissement dans cette Ville. Mais avec quelque précaution qu'elle se fût déguisée, son Hôte avoit reconnu la Reine Mar-

guerite, le soutien de la Maison de Lancastre & l'Ennemie du Roi Edouard. Il étoit du parti de la Rose blanche. Ses préventions, joint au désir de s'ouvrir une voie à la fortune, lui firent naître la pensée de livrer la Reine & le Prince à la Cour de Londres. Il s'associa quelques autres Anglois de la même Ville. S'étant munis d'une Barque qu'ils crurent suffisante pour traverser le Golfe du Solway, ils surprirent le Sénéchal & son Ecuyer dans le tems du sommeil, & les forcerent de se laisser conduire sans bruit jusqu'au Port. La Reine & le Prince y furent menés après eux, sans pouvoir juger à quel nouvel outrage ils étoient condamnés par la fortune. Leur incertitude dura jusqu'au jour. Mais lorsque les premiers rayons de la lumiére eurent fait reconnoître la Reine au Sénéchal, & qu'il ne put douter de la noire trahison de son Hôte, la grandeur du péril, la force du zéle qui l'attachoit à la Reine, & le caractére particulier de valeur & d'adresse qui étoit propre aux Chevaliers, lui firent achever si heureusement de se dé-

faire de ses liens, qu'il avoit travaillé à rompre pendant toute la nuit, que s'approchant de son Ecuyer, il fut en état de lui rendre promptement le même service. Alors tout ce qui s'offrit à deux si braves Guerriers devint une arme terrible entre leurs mains. Ils se défirent en un moment des cinq Traîtres qui les conduisoient, & qui n'eurent pas le courage de leur disputer long-tems la victoire.

Cependant, les Rames, les Avirons & tout ce qui devoit servir à la conduite de la Barque, se trouvoit ou brisé par l'effort du combat, ou précipité dans la Mer & emporté par les flots. En retranchant d'une si étrange avanture tout ce qui m'a paru blesser la vraisemblance, j'appréhende encore de me livrer trop à l'Auteur que je traduis. Il raconte que malgré toute l'adresse du Sénéchal & de son Ecuyer, qu'on ne doit point regarder d'ailleurs comme des gens fort entendus dans la Marine, le vent poussa leur Barque jusqu'à l'entrée du Golfe, où, par une faveur extraordinaire du Ciel, il les rejetta du côté de l'Ecosse. Mais n'en

ayant pas plus de facilité à gagner ſa terre, ils étoient réduits à l'eſpérance d'échouer ſur quelque banc de ſable, où ils auroient attendu avec moins d'inquiétude le paſſage des Pêcheurs, qui traverſent continuellement le Détroit depuis le Bec de Galloway juſqu'en Irlande. Ce bonheur même leur fut refuſé par la fortune. Un vent impétueux qui ſouffloit vers le Nord, les engagea dans le détroit, & les pouſſa avec violence vers une pointe de l'Ecoſſe, qui tire ſon nom de cette partie du Pays, qu'on appelle Cantur. La ſeule faveur qu'ils durent au Ciel, après celle d'avoir été préſervés de la fureur des flots, fut d'aborder ſans naufrage ſur une côte aſſez unie, où le vent jetta ſi rudement leur Barque, qu'elle y demeura ferme dans le ſable. Il fallut néanmoins marcher dans l'eau juſqu'aux genoux pour gagner un endroit ſec, & le Sénéchal porta la Reine ſur ſes épaules, tandis que ſon Ecuyer rendoit le même ſervice au Prince.

Il ne leur fut pas moins difficile de gagner un lieu habité. Dans une

Province fort déſerte, leur marche fut longue pour trouver un Village. Ils s'y arrêterent plus volontiers que dans une Ville ; mais n'ayant pas moins que toute la largeur de l'Ecoſſe à traverſer pour ſe rendre à Edimbourg , ils conçurent par leurs derniers malheurs qu'ils ne feroient point une ſi longue route ſans de nouveaux dangers. Le lieu où ils ſe trouvoient étoit peuplé de Payſans groſſiers, qui avoient à peine entendu parler de la Guerre des Anglois, & qui n'étoient pas capables de diſtinguer une Reine, s'ils ne lui voyoient une Couronne ſur la tête & un Sceptre à la main. Cette ſimplicité ne laiſſant rien à craindre parmi eux, Marguerite prit le parti d'y attendre des nouvelles de ſon mari & de lui envoyer l'Ecuyer du Sénéchal. On ne dit point quelles furent ſes occupations dans cet intervalle. L'Hiſtorien lui prête de longues réfléxions, qui devoient être fort ennuieuſes pour elle, ſi elles le furent autant que pour les Lecteurs.

Enfin, le retour de l'Ecuyer la délivra d'une ſi miſérable ſituation.

Il arrivoit avec quelques Gardes du Roi d'Ecosse & toutes les commodités qui pouvoient adoucir sa misére ; mais les nouvelles qu'il lui apportoit n'étoient propres qu'à redoubler ses douleurs & ses craintes. Henri s'étoit précipité dans un péril beaucoup plus redoutable que tous ceux dont elle étoit délivrée. On doutoit déja de sa vie, & s'il la conservoit encore, il paroissoit peu éloigné de la perdre. Les gens du Sénéchal, après s'être défendus courageusement dans Alnewick, avoient été forcés par le Comte de Warwick & son frere, qui les avoient renvoyés en France, en leur faisant regarder comme une grace, la vie qu'ils leur accordoient. Edouard avoit cimenté son Trône par le supplice de tout ce qui restoit de Seigneurs attachés à la Maison de Lancastre, & ce déplorable Parti sembloit avoir perdu pour jamais l'espérance de se relever.

La Reine voulut connoître toute l'étendue de son infortune avant que d'expliquer ses intentions. Son ame se roidissant contre les plus af-

freuses disgraces, il sembloit qu'elle ne fut jamais plus forte que dans les momens où tout se déclaroit contre elle, & où elle n'espéroit plus rien que d'elle-même au dehors. Elle se plaignit que l'Ecuyer eût abrégé son récit pour la ménager ; & souhaitant même que son fils n'ignorât rien de ce qui pouvoit endurcir son courage, & le former tout à la fois à la hardiesse & à la patience, elle voulut qu'il apprît le détail des infortunes de son pere & celles qui le menaçoient lui-même.

L'Ecuyer, qui avoit passé effectivement sur les plus funestes circonstances du malheur de Henri, fut forcé de les reprendre par ses ordres. Il lui raconta que ce Prince, en se retirant sur la Frontiére d'Ecosse après la bataille d'Exham, n'avoit paru négliger sa femme & son fils que par la persuasion où il étoit que le Sénéchal de Normandie, les Ducs d'Excester & de Sommerset, & quantité d'autres Serviteurs fidéles qui veilloient à la sûreté de deux têtes si précieuses, prendroient soin de favoriser leur fuite, & de

les efcorter dans quelque lieu inacceffible à leurs Ennemis. Il s'étoit imaginé que dans la néceffité de tourner le dos au Vainqueur, leur intérêt commun étoit de fe divifer, pour lui faire trouver plus de difficulté à les pourfuivre. Mais s'étant arrêté à Berwick, il y avoit paffé plufieurs jours dans une mortelle inquiétude en voyant arriver les débris de fon Armée fans recevoir les moindres nouvelles de la Reine & du Prince. Il s'étoit encore flatté qu'ils avoient pénétré directement dans l'Ecoffe, & cette efpérance l'avoit fait avancer jufqu'à Selkirk. Mais après une longue attente & des recherches inutiles, il s'étoit livré à de fi cruelles allarmes, que fans confidérer ce qu'il avoit à redouter pour lui-même, il avoit pris la réfolution de rentrer en Angleterre. Ce n'étoit plus l'efpoir de ranimer fon parti qui le rendoit capable de cette témérité. Il en avoit vû comme expirer les reftes à Exham, & les Ecoffois qui étoient échappés au carnage, paroiffoient rebutés d'une fi malheureufe entreprife.

Mais

Mais n'ayant souhaité le succès de ses armes que pour l'intérêt du jeune Prince, il regardoit la vie comme un supplice s'il falloit trembler continuellement pour celle d'un fils si cher; & s'il ne pouvoit le tirer des mains de ses Ennemis, il étoit résolu de périr avec lui.

Quelqu'imprudence qu'il y eût dans cet emportement d'affection, on ne peut expliquer autrement l'oubli de soi-même avec lequel Henri repassa la Twede, sans autre suite que dix Anglois qui lui dévouerent leur liberté & leur vie. Si c'est la plus ferme action de son Histoire, elle n'en mérite pas plus d'éloge, puisqu'elle choquoit toutes les régles de la prudence. Rapin, fort embarrassé à l'expliquer, l'attribue sans vraisemblance à l'embarras où il étoit pour se cacher après sa défaite; comme s'il n'étoit pas certain par le témoignage de Buchanan, que le Roi d'Ecosse étoit encore si bien disposé pour lui, que le Comte d'Angus fut envoyé au secours d'Alnewick avec un Corps

de Troupes Ecossoises. « Henri, dit
» Rapin, ne sçachant où se retirer,
» crut mal à propos qu'il pourroit
» se cacher en Angleterre. Peut-
» être espéra-t-il que les Habitans
» des Provinces Septentrionales re-
» prendroient les armes en sa fa-
» veur. Mais les Princes malheu-
» reux trouvent rarement des amis
» fidéles. Du moins on peut présu-
» mer que craignant d'être livré par
» les Ecossois, & n'ayant point de
» commodité pour se sauver par la
» Mer, il espéra de trouver une
» sûre retraite chez quelque ami
» d'Angleterre, en attendant une oc-
» casion de passer en France. » C'est
ainsi qu'un Historien s'embarrasse
quelquefois dans ses propres conje-
ctures. Rapin soutient les siennes
du même ton, lorsqu'il ajoute « que
» les deux Rois d'Angleterre & d'E-
» cosse étoient convenus de certains
» articles secrets, qui ne pouvoient,
» dit-il, regarder que le malheu-
» reux Roi fugitif. » Et citant le
Recueil des Actes publics pour éta-
blir la réalité de *certains articles se-
crets*, il croit avoir assez prouvé que

ces articles regardoient Henri, quoiqu'il n'y en ait aucune trace dans les Actes. On voit qu'avec cette maniére de raisonner, il n'y a point d'imaginations si destituées de vraisemblance qui ne puissent être données pour des vérités constantes.

Rapin auroit donc trouvé dans *Hayward* que ce fut l'incertitude du sort de la Reine & du Prince qui fit perdre à Henri la vûe du péril & le soin de sa propre sureté. Il traversa les Provinces du Nord, avec un bonheur qui ne devoit point accompagner si long-tems tant d'imprudence. Son unique précaution avoit été de changer l'Ecu de ses armes, & de se faire passer sur la route pour un Ministre du Roi d'Ecosse, qui étoit chargé de quelque négociation à la Cour de Londres. Mais l'ardeur avec laquelle il s'informoit de la Reine & de son fils avoit déja commencé à faire naître des soupçons, lorsqu'il prit le parti de s'arrêter à Lutterworth, ou plutôt dans une maison fort voisine de cette Ville, chez un Gentilhomme dont la mere avoit été sa Nourrice. Il s'y croyoit dans

le sein de la confiance & de l'amitié. Ayant dépêché une partie de ses gens à Londres, il attendoit à leur retour les éclaircissemens qu'il n'avoit pu se procurer dans une longue marche. Mais l'infidélité d'un Domestique, qui le reconnut aux marques de respect qu'il lui voyoit rendre par son Maître, le fit arrêter en plein jour avec son Hôte & toute sa suite. Il n'y eut rien à espérer de la résistance contre une troupe d'Officiers & de Soldats qui avoient leur quartier dans le voisinage, ausquels il avoit été lâchement vendu. L'insolence & l'outrage furent portés à l'excès dans le traitement qu'il reçut jusqu'à Londres. On le mit sur un mauvais Cheval, couvert d'ornemens ridicules, avec son nom sur le dos; & dans chaque Ville & chaque Bourgade où il passoit, on l'exposa pendant quelques heures aux regards du Peuple, parmi lequel il se trouvoit toujours quantité de misérables qui l'accabloient d'injures. Arrivé à Londres, il eut encore plus à souffrir de la fureur de ceux qui avoient toujours été Partis

ſans de la Maiſon d'Yorck, & qui croyoient ſe faire un mérite aux yeux de la nouvelle Cour en inſultant à l'Ennemi d'Edouard. Après avoir été promené dans les principales rues de la Ville, il fut précipité dans un des plus noirs Cachots de la Tour; & les premiers bruits groſſiſſant toujours la vérité des événemens, on parloit de ſa mort comme d'une exécution déja faite ou peu reculée, lorſque l'Ecuyer du Sénéchal avoit pris ces informations à Edimbourg.

La Reine en fut ſi conſternée, qu'avant que de ſe croire capable d'entrer dans quelque délibération, elle ſe tint retirée pendant trois jours avec ſon fils, ſans ſouffrir même l'entretien ni la vûe du Sénéchal. Le jeune Prince, quoique privé par tant d'agitations & d'infortunes, de l'éducation qui convenoit à ſa naiſſance, avoit reçu d'aſſez riches préſens de la nature, pour faire eſpérer qu'il joindroit quelque jour à la bonté & à la douceur, qui étoient les ſeules vertus de ſon pere, le courage & l'étendue du génie que de-

mandoit le rang où il étoit né, & plus encore le triste état d'une fortune qui ne pouvoit être réparée que par deux qualités si nécessaires. Sa mere, qui les possedoit au-delà des bornes ordinaires de son séxe, en voyoit avec plaisir les premiéres semences dans un enfant de cet âge, & s'efforçoit de les cultiver par ses exhortations & ses exemples. Mais comme si elle eût prévû à quoi il étoit destiné par la fatalité de sa naissance, elle ne lui inspiroit rien avec tant de force & de soin que la constance dans les disgraces de la fortune, & le mépris de la mort; sous quelque face qu'elle pût se présenter. Elle lui apprenoit tout à la fois à ne rien négliger & à ne rien craindre, pour se remettre en possession d'une Couronne dont le Ciel avoit fait son partage en naissant, & à se consoler avec la même fermeté si la perte en devenoit irréparable. Elle devoit elle-même une partie de sa constance à la répétition qu'elle lui faisoit continuellement de ces grandes maximes; & s'il y a quelque leçon éclatante à ti-

ter de ſon Hiſtoire, c'eſt particuliérement de cette merveilleuſe vigueur d'eſprit qui la faiſoit paſſer tout d'un coup du dernier dégré d'abaiſſement & de conſternation où elle étoit réduite en apparence, aux plus nobles réſolutions & aux entrepriſes les plus héroïques.

Elle ne ſortit du deuil où elle s'étoit renfermée que pour tirer des malheurs mêmes qu'elle venoit de pleurer, une infinité de nouvelles vûes, qu'elle joignit à celles dont elle avoit eu le tems de s'occuper depuis la déroute d'Exham. Premiérement, elle ſe perſuada, contre l'opinion du Public dont elle avoit été informée par l'Ecuyer, que la vie de ſon mari n'étoit pas ſi-tôt menacée, puiſqu'il étoit à la Tour de Londres. S'il avoit dû périr, elle penſa que ç'eût été par le bras de quelque brutal ou de quelque perfide, qui eût eſpéré de plaire à Edouard; & malgré toute la fureur qu'elle ſuppoſoit à ſes Ennemis, elle ne put s'imaginer qu'ils oſaſſent traduire en public & ſoumettre au fer d'un Bourreau, un Roi qui avoit

reçu la Couronne par voie de ſucceſſion, & qui l'avoit portée environ quarante ans. Ce n'étoit pas un crime d'être né ſur le Trône, Henri n'en avoit jamais commis d'autre, & s'il avoit eu le malheur de s'attirer le mépris de ſes Sujets, on ne lui reprochoit point d'avoir mérité leur haine.

D'un autre côté, Edouard commençoit à faire des mécontens dans ſa Cour. On parloit de quelque refroidiſſement du Comte de Warwick & de tous les Nevills. Quoique l'Ecuyer du Sénéchal n'eût rien démêlé dans un bruit ſi vague, il aſſuroit la Reine que le Comte avoit eu des explications fort vives avec le Roi, & que leurs Amis communs trembloient pour les ſuites de ce différend. Elle partit plus tranquille avec ces deux fondemens d'eſpérance, ſur leſquels elle formoit déja pluſieurs deſſeins qu'elle renfermoit dans ſon cœur. Mais elle comprit que ce ne feroit jamais de l'Ecoſſe, qu'elle feroit jouer les reſſorts par leſquels il falloit commencer ſon entrepriſe. La minorité du Roi Jacques

n'étoit pas prête à finir, & quoiqu'elle n'eût point à se plaindre des Ministres, elle avoit remarqué qu'en lui accordant une retraite & quelques foibles secours, ils avoienr moins cherché à l'aider solidement qu'à remplir un devoir d'honneur dont ils n'avoient pu se dispenser. Berwick lui laissoit au fond du coeur une plaie qui n'étoit pas guérie, & rien ne pouvoit lui faire regarder comme des amis sincéres ceux qui avoient été capables d'abuser de son infortune pour lui arracher la seule place qui lui restoit en Angleterre.

Elle passa néanmoins quelques jours à Edimbourg, & soit que les Ministres fussent ravis de hâter son départ en le facilitant par toutes sortes de services, soit que la voyant déterminée à partir ils voulussent conserver avec elle des apparences de liaison & d'amitié, ils lui offrirent une somme considérable qu'elle accepta sans se faire presser, & deux Vaisseaux pour la transporter en France avec une suite d'Anglois qui se trouvoient dispersés en Ecosse depuis la Journée d'Exham. Quelques

Historiens prétendent même que son fils fut accordé avec la Princesse Marguerite, sœur du Roi Jacques. Mais les deux partis étoient si jeunes & l'avenir si obscur, que si cette circonstance est certaine, elle ne peut passer que pour un dernier témoignage de la politesse des Ecossois.

Le vent fut si peu favorable à la Reine, que dès le premier jour de sa navigation, elle essuya une affreuse tempête, qui sépara ses deux Vaisseaux, & qui lui fit voir le moment où elle alloit trouver dans le fond des flots la fin d'une vie si malheureuse. Cependant le calme s'étant rétabli, après douze heures d'agitation, elle fut forcée, par le désordre de son Vaisseau, de relâcher au Port de l'Ecluse. Elle y auroit trouvé de nouveaux sujets d'inquiétudes, si le caractére de Philippe *le Bon* n'avoit été trop connu pour lui inspirer de la défiance. Il venoit d'accepter les propositions d'Edouard pour le mariage de la sœur de ce Prince avec le Comte de Charolois son fils. C'étoit rompre

jusqu'aux derniers nœuds de son ancienne alliance avec la Maison de Lancastre, & s'engager ouvertement dans les intérêts de celle d'York. Marguerite n'apprit cette nouvelle qu'après son débarquement ; mais quand le mauvais état de son Vaisseau ne l'auroit pas retenue malgré elle à l'Ecluse, elle auroit cru faire injure au Duc de Bourgone en le soupçonnant d'une lâche trahison. Loin de s'arrêter à cette pensé, elle lui fit demander la permission de traverser une partie de ses Etats, pour se rendre dans le Duché de Bar, qui appartenoit au Duc de Calabre son frere. Il y a peu d'apparence que les Ducs d'Excester & de Sommerset fussent encore à la Cour du Duc de Bourgogne & qu'ils y eussent joui long-tems des libéralités de ce Prince après y avoir été reconnus dans leur misére, puisqu'on ne trouve nulle part qu'ils ayent rejoint la Reine à l'Ecluse ou dans son passage en Flandres. Peut-être n'y vinrent-ils même qu'après son départ, & lorsqu'elle se fut rendue auprès de Louis XI. à Chinon.

Philippe justifia, par toutes sortes de soins & de services, l'opinion qu'elle avoit eue de sa générosité. Il étoit à Hedin, son séjour ordinaire, d'où il lui envoya non-seulement une somme d'argent, dont il lui fit dire galament qu'il la croyoit moins pourvûe que de beauté & de courage, mais encore un détachement considérable pour la garantir des insultes de la garnison de Calais, & pour la conduire jusqu'à la Frontiére de ses Etats. Sans lui expliquer les liaisons qu'il venoit de former avec Edouard, il s'excusa sur la nécessité de ses affaires, qui ne lui permettoit pas de faire davantage en sa faveur. Ce langage étoit trop clair. Aussi n'y répondit-elle que par des politesses, où l'Historien dit qu'elle sçut mêler admirablement la grandeur de son caractére & celle de son rang avec l'espéce de soumission qui convenoit à sa reconnoissance. Mais en passant à quelque distance de Calais, il lui arriva un malheur auquel elle fut d'autant plus sensible, que n'ayant personne avec elle à qui elle eût tant

de confiance qu'au Sénéchal, elle perdit un secours qui lui étoit plus nécessaire que jamais dans les embarras d'une longue route. Ce galant Chevalier se laissa emporter par la curiosité d'observer les fortifications de Calais. S'étant approché trop près de cette Place, il fut enveloppé par un Parti d'Anglois qui le firent prisonnier, & qui le conduisirent au brave Vauclerc.

Cependant la Reine, plus heureuse dans le reste de sa route, arriva dans le Duché de Bar où elle fut reçue par son frere avec plus de tendresse que de magnificence. Il avoit été obligé de fournir des sommes considérables au malheureux Roi René, à qui Louis XI. pour prix de tant de services qu'il avoit rendus à la France enlevoit le Maine & l'Anjou. Marguerite se consola aisément de ne pas trouver dans sa famille des secours sur lesquels elle avoit peu compté. Elle ne s'arrêta à Bar que pour se remettre de ses fatigues par quelques jours de repos, & reprenant sa route au travers de la France, elle arriva à

Paris quelques jours après le départ du Roi, qui étoit allé à Chinon avec toute sa Cour. Avant que de se présenter à ce Prince, elle étoit bien aise de prendre des informations dans la Capitale sur les intérêts présent du Royaume, & de sçavoir quelles facilités elle devoit se promettre à obtenir du secours.

La Prison du Sénéchal n'avoit pas duré long-tems. Il se trouvoit à Paris lorsque Marguerite y arriva, & n'ayant point ignoré le plan de sa route, il l'attendoit dans cette Ville à son passage. S'il fut doux pour elle de retrouver un homme à qui elle avoit tant d'obligations & de qui elle pouvoit encore espérer beaucoup de services, elle crut lui devoir bien plus d'affection & de reconnoissance lorsqu'elle eut appris ce qu'il venoit de faire pour ses intérêts. Ayant été reçu avec beaucoup de distinction par Vauclerc, qui lui fit des excuses de l'erreur de ses gens, il avoit cru que les affaires mêmes de la Reine devoient lui faire passer quelques jours à Calais, & que dans l'occasion qu'il auroit d'en-

tretenir les Anglois, il ne manqueroit pas de se procurer des lumiéres dont elle sçauroit faire usage. Il n'y avoit pas été long-tems sans entendre parler des différends du Roi & du Comte de Warwick. Cette querelle étoit devenue si vive, qu'elle commençoit à effrayer tous les Partisans de la Maison d'Yorck. On n'ignoroit point ce que cette Maison devoit au Comte. Comme il avoit mis la Couronne sur la tête d'Edouard, on étoit persuadé que son bras étoit encore nécessaire pour l'affermir, & personne ne comprenoit qu'un Roi dont la fortune étoit son ouvrage, fût capable de le traiter avec si peu de ménagement. Cependant il n'avoit pas craint de le blesser par les endroits les plus sensibles, & les mesures que le Comte gardoit encore dans son ressentiment passoient aux yeux de tout le monde pour un rare effet de sa modération.

Si l'on se souvient des sentimens qu'il avoit conçus pour Elizabeth Woodwille, on doit se rappeller aussi que le Roi n'avoit pu voir cette

belle Veuve ſans être touché de ſes charmes. Edouard étoit l'homme le mieux fait de ſon tems. Les exercices de la Guerre, dans leſquels il avoit été élevé depuis ſon enfance, ne l'avoient pas empêché de ſe jetter dans la galanterie; & par le ridicule de tous les Grands qui n'ont pas reçu de la nature autant d'eſprit que de qualités extérieures, il s'imaginoit que ſa bonne mine lui donnoit des droits invincibles ſur le cœur de toutes les femmes. Avec cette préſomption, qui lui faiſoit dédaigner tous ſes Rivaux, il avoit regardé le cœur d'Eliſabeth Woodwille comme une conquête aiſée, & s'il n'avoit pu croire qu'avec tant de mérite elle n'eût pas fait naître à quelqu'un les mêmes déſirs, il s'étoit cru ſi ſupérieur à toutes ſortes de concurrences, qu'il ne s'étoit pas informé s'il en avoit à redouter.

Cependant, lorſqu'après lui avoir rendu bien des ſoins inutiles il eut appris que c'étoit le Comte de Warwick qu'il avoit à combattre dans le cœur de ſa Maîtreſſe, il ſentit que par

mille raiſons c'étoit l'homme du monde qu'il devoit ſouhaiter le moins pour Rival. Si l'on en croit les Ecrivains de ſa vie, il s'efforça de vaincre ſa paſſion, par un ſacrifice qui bleſſoit d'autant moins ſa vanité qu'il croyoit le faire uniquement à la reconnoiſſance. Mais il connoiſſoit mal ſes propres forces. Elizabeth avoit fait ſur lui des impreſſions ſi profondes, qu'il revint à elle avec de nouveaux empreſſemens. Le Comte, qui les auroit peut-être ſupportés avec moins d'impatience, s'il eût été lui-même plus favoriſé par l'amour, ne put pardonner au Roi de diſputer le cœur d'une femme à celui qui n'avoit pas épargné ſon ſang pour lui aſſurer une Couronne. Il étoit marié, ce qui le diſpoſoit encore plus à ſe tourmenter par de noirs chagrins. Il fit des plaintes ſi ameres à la Nation, qu'elles ne purent être long-tems cachées à Edouard. Cette premiére ſemence de diviſion produiſit des effets ſurprenans à Londres & dans toute l'Angleterre, par la haute opinion qu'on y avoit des ſervices du Comte & de la recon-

noiſſance qu'il avoit droit d'attendre de ſon Maître.

Leurs amis communs réuſſirent néannoins à les réconcilier, & ce fut le Roi qui fit tous les fraix de cette réconciliation par un nouveau ſacrifice de ſes ſentimens. Mais il crut avoir acheté aſſez cher le droit de ſe ſatisfaire d'un autre côté avec moins de ménagement. Le Comte avoit deux filles extrêmement aimables, dont la plus jeune avoit vécu juſqu'alors dans la retraite, & demeuroit encore dans une de ſes Terres, où le tumulte de la Guerre l'avoit retenue depuis ſon enfance. Soit qu'Edouard eût pris de l'amour pour elle dans quelque lieu où le hazard avoit pu les faire rencontrer, ſoit que le ſeul deſſein de faire payer au Comte un ſacrifice forcé l'animât à le punir par une vengeance de la même nature, il s'attacha ſecrétement à gagner le cœur de ſa fille. Quoique tous les Hiſtoriens ayent parlé de cette intrigue, il ne s'en trouve pas un qui en rapporte les circonſtances. Mais ſans qu'on puiſſe ſçavoir juſqu'où le Roi pouſſa ſes avanta-

ges, on sçait qu'il fut surpris pendant la nuit dans le Château du Comte, au moment qu'il en sortoit déguisé sous l'habit d'un Paysan. N'ayant pu s'échapper qu'en faisant connoître son nom, cette avanture ne demeura point inconnue au Comte. Il la regarda, lui & la plûpart de ses amis, comme le plus sanglant outrage qu'Edouard eût pu faire à son bienfaicteur, & dès ce moment il se dispensa de paroître à la Cour.

C'étoit cette querelle qui faisoit l'entretien de tous les Anglois, lorsque le Sénéchal avoit été conduit à Calais. Il se garda bien de négliger une ouverture si importante, sur-tout après avoir sondé les dispositions de Vauclerc, qui étoit trop attaché au Comte de Warwick pour ne se pas croire blessé dans son injure, & qui n'étoit pas même capable de parler de son ressentiment avec modération. S'étant ouvert sans défiance à un François, il dit ouvertement au Sénéchal « qu'E-
» douard ne méritoit pas un servi-
» teur tel que le Comte, & qu'a-

» près en avoir reçu tant de bien-
» faits, le déshonorer dans la per-
» ſonne de ſa fille étoit un indi-
» gne ſalaire. » En l'échauffant par des réfléxions adroites, le Sénéchal le mena beaucoup plus loin. Il lui fit goûter divers projets de vengeance qu'il lui conſeilla de propoſer au Comte, tels que celui de ſe retirer à Calais, où rien ne lui étoit ſi aiſé que de ſe rendre indépendant; & tombant ſans affectation ſur la Maiſon de Lancaſtre, il demanda
» quelle raiſon après tout, le Comte
» & ſon pere avoient eue de s'atta-
» cher excluſivemenr à celle d'Yorck,
» ſi ce n'étoit l'honneur de relever un
» Parti qui avoit beſoin de deux ſi bra-
» ves Défenſeurs, & l'utilité qu'ils
» pouvoient attendre de leurs travaux
» pour leur fortune & pour leur gloi-
» re? Quel intérêt les Nevills avoient-
» ils à ſoutenir leur ouvrage, lorſque
» l'ingratitude du Roi leur raviſſoit
» les ſeuls fruits qu'ils en avoient dû
» recueillir? S'ils étoient ſenſibles au
» contraire à l'injure & au mépris,
» ils avoient une voie toujours ouver-
» te pour ſatisfaire leur juſte reſſenti-

» ment, avec la certitude d'y trouver
» au double tous les avantages qu'E-
» douard ne rougissoit pas de leur en-
» lever. Henri de Lancastre étoit Pri-
» sonnier à la Tour ; mais n'avoit-il
» pas un fils, dont l'enfance annon-
» çoit déja toutes les vertus des plus
» grands Princes, & qu'il étoit d'au-
» tant plus avantageux de servir, qu'à
» l'âge où il étoit encore, c'étoit
» s'assurer long-tems le pouvoir ab-
» solu que de l'en révêtir ? Margue-
» rite n'existoit-elle pas toujours, cet-
» te Héroïne dont l'adversité ne pou-
» voit abattre le courage, cette Reine
» qui avoit soutenu si dignement la
» Majesté du Trône, cette bonne
» & généreuse Maîtresse qui avoit ai-
» mé si constamment ses Ministres & ses
» favoris ; & n'étoit-il pas surprenant
» qu'un homme du mérite du Comte,
» eût refusé son attachement à la plus
» grande Reine dont l'Angleterre pût
» se vanter, pour le donner à un Roi
» qui n'avoit rien de recommandable
» que sa figure? Mais il étoit tems en-
» core de revenir de cet aveuglement.
» C'étoit au Comte de Warwick à
» rétablir les Trônes après les avoir

» abbattus. L'honneur, l'intérêt, la
» vengeance, tout lui en faisoit une
» loi, & l'Europe entiere qui avoit
» déploré la ruine de la Maison de
» Lancastre, applaudiroit au Héros
» qui entreprendroit de la réparer. »

Vauclerc déja disposé à tout ce qui pouvoit tirer le Comte de son humiliation, se sentit tellement animé par ce discours, qu'il promit au Sénéchal d'en faire valoir jusqu'aux moindres termes. Apprenant même que la Reine avoit repassé la Mer, & qu'elle devoit se rendre incessament à Paris, il ne désespéra pas d'engager le Comte à lui dépêcher qelque personne de confiance, pour lui offrir ses services, & recevoir ses propositions. Il partit pour Londres dans le même-tems qu'il laissoit au Sénéchal la liberté de se rendre à Paris, & ils convinrent ensemble d'une voie sûre pour l'établissement de leur correspondance.

Des motifs si pressans ayant fait retarder son départ à la Reine, elle fut agréablement surprise de se voir amener un jour par le Sénéchal, My-Lady Nevill, qui venoit de Londres

avec les instructions secretes de son frere. S'étant laissé persuader par les conseils de Vauclerc, il n'avoit trouvé personne à qui il crût pouvoir accorder plus de confiance qu'à une sœur exercée aux intrigues de la Cour, & liée anciennement avec la Reine. Mylady Nevill n'avoit pas changé de caractére. Toujours tendre, toujours faite pour être la duppe ou la victime de l'amour, elle ne laissoit pas de joindre à mille charmes que l'âge n'avoit point encore alterés, toute la finesse & la solidité d'esprit qui élevent une femme au-dessus de son sexe, & qui la rendent propre aux plus grandes affaires. Mais toute son expérience ne l'avoit pas garantie d'un nouvel engagement, & par la fatalité ordinaire de son sort, elle se trouvoit liée d'inclination avec un homme marié, & du caractére le moins propre à lui faire trouver le bonheur qu'elle cherchoit dans un commerce de cette nature. Edouard, après avoir pris la résolution d'exposer toute sa fortune au hazard d'une Bataille à la sanglante journée de

Tawton, avoit fait partir pour la Hollande ses deux freres, *Georges* & *Richard*, dans la seule vûe de mettre une partie de son sang à couvert des caprices du sort. Ces deux Princes étoient revenus après le triomphe de leur frere, & partageant aussi-tôt les fruits de sa victoire, ils avoient été créés Ducs sous les deux plus beaux Titres d'Angleterre. Georges, qui étoit l'aîné, avoit eu le choix. Il étoit prêt à se déterminer pour le titre de *Glocester*, & à laisser celui de *Clarence* à son cadet, lorsque Mylady Nevill, qui avoit déja conçû quelque inclination pour lui, se hâta de lui représenter qu'il n'y avoit point de nom si malheureux dans l'Histoire de la Nation. Hugues *Spencer*, Thomas *Woodstock*, & presque tous ceux qui l'avoient porté, avoient eu le malheur de périr par la main d'un Bourreau. Henri *Plantagenet*, son Amant, avoit été poignardé à la Tour de Londres. Enfin, quelque badine qu'on puisse trouver cette observation, la suite des événemens fera voir encore que le même

même nom devint funeste à Richard, qui l'accepta sur le refus de son frere.

Georges choisit par cette raison le titre de Clarence, qui ne lui fut pas plus heureux ; mais en recevant le Conseil de Mylady Nevill, il crut voir dans ce soin officieux un panchant si déclaré pour lui, qu'il ne put se défendre de lui offrir son cœur. Ses offres furent acceptées. Edouard, qui avoit d'autres vûes sur son frere, l'obligea d'épouser une des filles du Comte de Warwick, niéce par conséquent de Mylady Nevill, qui se trouva ainsi forcée de faire violence à son inclination. Cependant le Duc de Clarence, après avoir eu la foiblesse de céder aux volontés du Roi, se sentit rappellé auprès d'elle par ses premiers sentimens ; & le nœud d'une alliance si étroite ne les empêcha point de se revoir avec la même familiarité & le même goût. Cette intrigue étant dans sa plus grande chaleur, lorsqu'Edouard avoit commencé ouvertement à chagriner le Comte de Warwick, il ne fut pas libre au Duc de Cla-

rence de prendre parti pour le Roi contre le pere de sa Femme, & le frere de sa Maîtresse.

Mylady Nevill commença, avec la Reine, par tous ces aveux. Elle lui fit l'Histoire de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Londres depuis la révolution. Edouard n'avoit pas irrité seulement le Comte de Warwick. Soit que son penchart aux plaisirs de l'amour le portât sans distinction à tout ce qui étoit capable de flatter un goût si général, soit que le chagrin de ne pouvoir se livrer à son inclination pour Elisabeth Woodwill, lui fit chercher à se guérir de cette passion par la multitude de ses intrigues, il s'étoit fait des Ennemis irréconciliables d'un grand nombre de Maris, dont il avoit séduit les Femmes, & d'une infinité de familles où il avoit porté le désordre. La promesse même qu'il avoit faite au Comte de se priver de voir Elisabeth, n'étoit observée qu'en apparence. On sçavoit qu'il avoit fait secrétement le voyage de Northampton, où cette belle veuve s'étoit

retirée, & le Comte qui en étoit toujours paſſionément amoureux ſans la voir répondre à ſes ſentimens, ſoupçonnoit un Rival ſi dangereux d'être mieux avec elle qu'il ne feignoit de l'être aux yeux du Public. Ainſi au reſſentiment d'avoir été outragé dans la perſonne de ſa fille, il joignoit encore celui de ſe croire joué par de fauſſes apparences; ſans compter toutes les noires idées qui font une paſſion ſi furieuſe de la jalouſie.

La vérité étoit que dans le choix d'un Amant, Eliſabeth auroit préféré le Comte. Elle avoit pour lui des ſentimens qni s'étoient aſſez déclarés dans le péril dont elle l'avoit ſauvé avec le ſecours de ſa ſœur, & la complaiſance avec laquelle elle recevoit ſes ſoins, devoit lui perſuader qu'elle regretoit de ſe voir arrêtée par des raiſons qu'elle ne pouvoit vaincre. Mais il étoit marié. Quelle apparence qu'une Veuve de ſon âge allât lui ſacrifier, non ſeulement ſon honneur, mais encore toutes les eſpérances de fortune qu'elle pouvoit fonder naturelle-

ment ſur ſa jeuneſſe & ſur ſa beauté ? Si elle ne ſe flatoit pas encore que le Roi penſât à l'élever ſur le Trône, peut-être lui avoit-elle déja connu aſſez de foibleſſe pour eſpérer de le mener bien loin avec un peu d'art & de ménagement. L'inconſtance même qui lui faiſoit chercher continuellement de nouveaux plaiſirs juſques dans les familles bourgeoiſes de Londres, ne la refroidiſſoit pas pour les ſoins qu'il lui rendoit ſecrétement. Outre qu'il faiſoit valoir lui-même ſa légéreté, comme le déſeſpoir d'un cœur qui travaille à ſe ſoulager de ſes peines, elle en concluoit qu'un Prince, à qui l'amour faiſoit commettre tant d'indécences, pourroit bien oublier quelque jour la diſtance qu'il y avoit entr'elle & lui, & paſſer ſur toutes ſortes de difficultés pour ſe ſatisfaire lorſqu'elle l'auroit enflammé juſqu'à ſe rendre néceſſaire à ſon bonheur.

Ainſi ſe partageant entre ſon goût & ſon ambition, Elizabeth recevoit ſucceſſivement le Roi & le Comte : avec cette différence qu'affectant de

ne voir dans le Comte qu'un Ami dont l'eſtime lui étoit précieuſe, elle lui ouvroit ſa Maiſon ſans aucun air de miſtere ; au lieu que n'ayant aucun prétexte pour recevoir le Roi avec la même liberté, elle étoit obligée de ménager les momens, & de conſentir même à le voir quelquefois dans des tems & dans des lieux qui auroient rendu ſa complaiſance ſuſpecte, ſi elle n'avoit toujours pris ſoin d'y joindre des précautions qui étoient capables de mettre ſon honneur à couvert.

Ce double commerce l'expoſa un jour à tout ce qu'elle en pouvoit craindre de plus déſagréable ; mais ſon bonheur voulut enſuite qne ce qui lui avoit cauſé une mortelle frayeur, devint le plus ſolide fondement de ſes eſpérances. Le Roi ſouhaitant qu'elle fût moins éloignée de Londres, & qu'elle eût quelque prétexte pour ne pas demeurer habituellement dans la Province de Northampton, où elle avoit ſa famille & ſon bien, lui ménagea ſecrétement un héritage, auquel on prétend qu'elle n'avoit au-

cun droit, mais qui lui fut laissé à titre de restitution par le Chevalier Sanders, qui se reconnut obligé en mourant de réparer par cette donation, des torts inconnus qu'il lui avoit faits dans le cours des guerres civiles. Il y a beaucoup d'apparence qu'Edouard en avoit payé fort avantageusement la valeur aux Héritiers de Sanders. Mais affectant de louer une disposition si juste, il la revêtit de toutes les formalités qui pouvoient la rendre irrévocable. Elle consistoit dans une Terre voisine de la Capitale, dont Elizabeth ne manqua point de venir prendre possession. Le Roi s'y trouvoit un jour assez tard, lorsque le Comte de Warwick y arriva sans être attendu. Quoiqu'Elizabeth eut reçu ce Prince avec les mesures dont elle ne se relâchoit jamais, c'est-à-dire, dans la présence de sa mere & de quelques autres personnes dont le caractere écartoit les soupçons, l'air de familiarité & de secret avec lequel Edouard y étoit venu, les promesses par lesquelles il s'étoit engagé au Comte, & l'outrage récent

qu'il lui avoit fait à l'occaſion de ſa fille, firent craindre à toute l'aſſemblée que cette rencontre ne produiſît quelque ſcene éclatante. Le Comte étoit dans l'uſage d'entrer librement. S'il paroiſſoit impoſſible de lui refuſer avec bienſéance des civilités dont on ne pouvoit ſe diſpenſer ſous aucun prétexte, il étoit encore plus difficile de propoſer au Roi de ſe retirer ſans être apperçû. Enfin ce dernier parti étant néanmoins le plus ſûr, Elizabeth fit entendre elle-même à ce Prince que pour éviter de ſe commettre avec un homme auſſi fier que le Comte, il étoit à propos qu'il daignât ſe dérober par une porte ſecrete, & reprendre furtivement le chemin de Londres. Cette propoſition jetta Edouard dans une agitation furieuſe. Après avoir délibéré quelques momens, il ſe plaignit de la néceſſité où il étoit, pour l'honneur d'Elizabeth, de céder à un Sujet préſomptueux, qui ſembloit le braver continuellement. Et donnant enſuite un autre tour à ſes plaintes; quelles ſont donc ſes prétentions? dit-il à Elizabeth. Il

eſt marié, & je ne le ſuis pas. Ce reſſentiment ne l'empêcha point de ſe retirer, & le Comte de Warwick qu'on avoit trouvé le moyen de retarder un moment, n'apperçut rien qui bleſſât ſes yeux.

Eliſabeth raiſonnant ſur les derniéres expreſſions du Roi, y trouva plus que jamais dequoi nourrir ſes flatteuſes prétentions. Elle en devint beaucoup plus réſervée pour le Comte, quoique dans la vûe de ſe délivrer d'un obſtacle qu'il ſe voyoit oppoſer ſouvent, il eût pris occaſion de l'avanture de ſa fille pour faire paſſer ſa femme & ſes enfans à Calais. C'étoit dans le même tems que Vauclerc arrivoit à Londres. Il étoit ſi diſpoſé par ſes noires agitations à recevoir tous les conſeils qui pouvoient ſervir à le venger, qu'il ne réſiſta point à ceux d'un ami ſi fidéle. Ils concerterent enſemble les moyens de commencer une ſi grande entrepriſe. Ne pouvant douter qu'ils ne fuſſent obſervés en Angleterre, ils conçurent que le principe du mouvement devoit être au dehors, & ce fut par leurs délibéra-

tions communes que Mylady Nevill fut chargée de passer en France pour faire l'ouverture de leurs sentimens à la Reine.

Outre les amis du Comte & les secours qu'un homme si estimé dans toute l'Angleterre pouvoit espérer de ceux qui le regardoient comme le Héros de leur Nation, il y avoit dans l'Etat deux sortes de Mécontens, dont il ne se croyoit pas moins assuré. Les uns parens ou amis d'une infinité de victimes qu'Edouard avoit sacrifiées à l'établissement de son autorité, & qui s'étoient accoutumés à le regarder comme un usurpateur & un Tiran. Dans ce nombre étoient compris tous les anciens Partisans de la Maison de Lancastre ; gens observés de trop près & trop effrayés par la rigueur avec laquelle on les avoit traités, pour lever la tête au hazard ; mais toujours prêts à courir ardemment au premier signe qui feroit capable de ranimer leur confiance. Les autres étoient ceux qui se plaignoient au contraire de n'avoir pas vû leurs services assez récompensés.

par la Maison d'Yorck, & qui se repentoient d'avoir prodigué leurs biens & leur sang pour en recueillir si peu de fruit. Edouard avoit crû sa reconnoissance assez marquée à la Nation par quelques bienfaits répandus entre les Grands. En créant quelques Ducs & quelques Comtes, il avoit négligé les Officiers Subalternes, & tous les autres Ordres de l'Etat, qui l'avoient servi avec beaucoup de désintéressement & de zéle. On avoit excusé cette froideur aussi long-tems qu'on l'avoit crû forcé d'employer ses revenus aux besoins d'un nouveau regne; mais lorsqu'on l'avoit vû tourner toutes ses dépenses du côté du plaisir, & prodiguer jusqu'à vingt mille écus, qui étoient alors une somme fort considérable, pour se procurer les faveurs d'une Bourgeoise de Londres, on s'étoit emporté aux plaintes & aux murmures.

Mais les instructions de Mylady Nevill ne se réduisoient pas à offrir les services de son frere à la Reine, & à lui exposer sur quelles espérances il vouloit entreprendre de lui de-

venir utile. Elle étoit chargée d'apprendre de la Reine ſurquoi le Comte pouvoit compter du côté de la France & des autres Etats dont elle penſoit ſans doute à ſolliciter le ſecours. Il lui demandoit un Corps d'aumoins quatre mille hommes, avec leſquels il ſouhaitoit qu'elle vînt deſcendre, non dans les Provinces du Nord, où la guerre ne pouvoit manquer de traîner en longueur, mais dans la partie Méridionale d'Angleterre, ou dans la Province de Kent. Il vouloit qu'au moment de ſa deſcente le Prince ſon fils fût proclamé Roi, & que ſans donner à Edouard le tems de ſe reconnoître, elle avançât à grandes journées vers Londres, tandis qu'avec ſes amis & les Troupes qu'il pourroit recueillir il iroit au-devant d'elle pour l'introduire auſſi-tôt dans la Capitale. Ce deſſein, qui parut d'abord téméraire à la Reine, prit pour elle une apparence bien différente, lorſque Mylady Nevill, qui s'étoit fait un plaiſir de la ſurprendre, lui montra un engagement ſigné du Marquis de Montaigu, frere du Comte,

& de Burchier Archevêque de Cantorbery, l'un Général des Troupes d'Edouard, l'autre Primat d'Angleterre & Chef du Conseil, par lequel ces deux Seigneurs épousoient les intérêts de Henri de Lancastre, en se reprochant d'avoir abandonné leur devoir pour servir un Prince ingrat. Il parut clair tout d'un coup à la Reine qu'elle avoit peu d'obstacles à craindre avec les arbitres du pouvoir civil & militaire. Sa surprise augmenta encore, lorsqu'elle vit un troisiéme engagement du Duc de Clarence, qui tout frere qu'il étoit d'Edouard, paroissoit aussi animé que les autres à sa ruine.

Elle sçavoit déja, par l'aveu de Mylady Nevill, que le Duc étoit son Amant, & qu'étant d'ailleurs attaché au Comte de Warwick par son Mariage avec sa fille, il étoit naturel qu'il prît quelque part au ressentiment des Nevills. Elle comprenoit de même que le Marquis de Montaigu devoit être sensible à la disgrace de son frere; & l'Archevêque, qui étoit leur proche parent,

avoit pû s'affliger aussi de voir oublier si-tôt leurs services. Mais quelque expérience qu'elle eût faite pendant toute sa vie de l'inconstance des Anglois, elle eut tant de peine à concevoir une révolution de sentimens qui alloit jusqu'à faire violer à l'un les droits du sang, à l'autre ses engagemens d'honneur, & au Prélat la fidélité qu'il avoit jurée le premier au feu Duc d'Yorck & à ses Descendans, que s'en rapportant à peine au témoignage de ses propres yeux, elle pressa Mylady Nevill de lui faire mieux comprendre une si étrange altération.

La cause en étoit si simple, que ce fut un autre sujet d'étonnement pour la Reine. Burchier avoit attendu de la reconnoissance d'Edouard ses sollicitations à la Cour de Rome, pour lui faire obtenir la dignité de Cardinal. Il n'avoit pas fait difficulté de l'avertir que cette faveur étoit différée trop long-tems. Edouard s'étoit d'abord excusé sur le peu de considération où il se croyoit encore à Rome. Il avoit écrit au Pape Pie II. pour lui communiquer son avénement à la Cou-

ronne, & ce Pontife l'en avoit félicité par un Bref; mais les termes en étoient tellement ménagés, que son approbation n'étant fondée que sur les preuves qu'Edouard lui avoit lui-même données de son droit, il paroissoit se réserver la liberté de se retracter dans d'autres conjonctures. Cette politique avoit d'autant plus choqué le Roi qu'en ayant fait des plaintes fort vives, on y avoit paru insensible. Mais Burchier insistant sur ce que le Pape ne l'en avoit pas moins reconnu, & sur la bonne intelligence où il continuoit de vivre avec l'Angleterre, le Roi fatigué de ses instances lui avoit répondu plaisament, que de deux vices favoris qu'il lui connoissoit, l'incontinence & l'ambition, il lui laissoit la liberté de rassasier si pleinement le premier, qu'il en eut moins d'impatience pour satisfaire l'autre. L'Archevêque étoit fier. Le ridicule qu'il avoit crû attaché à cette plaisanterie lui avoit mis dans le cœur des mouvemens de haine qu'il brûloit de faire éclater.

L'infidélité de Montaigu paroissoit plus facile à comprendre, &

ſa Reine n'en auroit pas ſoupçonné d'autre cauſe que ſon amitié pour ſon frere, & le reſſentiment de l'affront qu'Edouard avoit fait à leur famille. Cependant il avoit paru, par la réſiſtance qu'il avoit apportée d'abord aux ſollicitations du Comte, que ces deux raiſons n'auroient pas ſuffi pour l'ébranler dans ſon devoir, s'il n'y avoit joint le chagrin de ſe voir enlever une riche héritiére qu'il aimoit, & que le Roi qui commençoit à ſe défier des Nevills, fit épouſer au Lord Scales.

A l'égard du Duc de Clarence, Mylady Nevill ne put apporter d'autres raiſons que les liens étroits qu'il avoit avec elle & toute ſa famille; à moins que de compter pour quelque choſe la mortification qu'il avoit eſſuyée avant ſon mariage, par le refus qu'Edouard avoit fait de lui laiſſer épouſer la même héritiere, qu'il avoit ôtée enſuite à Montaigu pour la donner à ſon Rival. La diviſion n'eſt pas rare entre les Freres. Le Duc d'Exceſter en étoit un autre exemple, lui qui

ayant époufé anciennement la fœur d'Edouard n'en avoit pas eu moins de conftance dans fon attachement pour la Reine Marguerite, & vivoit même féparé de fa femme, qui n'avoit pas voulu quitter l'Angleterre pour le fuivre. Mais l'événement fit connoître que le Duc de Clarence nourriffoit fecretement des vûes plus profondes, dont toutes les raifons qu'on lui fuppofoit n'étoient que le prétexte. Il étoit l'Héritier préfomptif de la Couronne. Il voyoit fon frere haï d'une partie des Grands & de ceux qui l'avoient le mieux fervi. Sans faire éclater encore fes efpérances, il fe flattoit qu'en laiffant échauffer la querelle, il feroit peut-être affez heureux pour en recueillir les fruits. S'il eft étonnant qu'il n'eût pas fait cette confidence au Comte de Warwick & à fa fœur, c'eft apparemment qu'il fe croyoit fûr de les faire entrer tôt ou tard dans fes deffeins, & que dans la néceffité où ils étoient d'employer le fecours & le nom de la Maifon de Lancaftre, il ne vouloit pas les expofer tout d'un coup au remord

d'une

d'une double trahiſon ; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elle étoit déja commune entr'eux, & qu'ils agiſſoient de concert. Quoiqu'il en ſoit, autant qu'il étoit important pour la Reine de ſçavoir quel fond elle avoit à faire ſur les motifs de ceux qui s'offroient à la ſervir, autant deviendra-t-il agréable au Lecteur d'avoir connu les premiers reſſorts des grands événemens qui ſe préparent, & d'admirer combien les plus étranges révolutions ſont quelquefois légeres & faciles à prévenir dans leur ſource.

Il reſta ſi peu de défiance à Marguerite après cette explication, que s'ouvrant avec la même franchiſe, elle ne fit pas difficulté de confeſſer à Mylady Nevill que ſes propres deſſeins n'étoient encore fondés que ſur de ſimples eſpérances. Elles étoient même diminuées, depuis ſon arrivée d'Ecoſſe, par mille contretems qui lui faiſoient craindre plus d'obſtacles qu'elle n'en avoit prévû à ſe procurer des ſecours qu'elle avoit crû preſqu'infaillibles.

Sans compter le refus qu'elle avoit déja essuyé du Duc de Bourgogne, & celui même du Duc de Calabre, qui ne lui avoit pas fait mieux espérer du Roi de Sicile son pere, elle apprenoit à Paris qu'il ne lui restoit pas beaucoup plus de ressouree du côté de la France & de celui du Duc de Bretagne, quoiqu'elle eût également compté sur ces deux Puissances. Louis XI. ayant formé le projet de rendre son autorité absolue dans toute l'étendue de ses Etats, pensoit à diminuer le pouvoir excessif des Grands. Les Ducs de Bourgogne & de Bretagne étoient les plus redoutables, autant par l'habitude qu'ils avoient formée de l'indépendance, que par la grandeur de leur Domaine, & la multitude de leurs Sujets. Les attaquer tous deux à la fois étoit une entreprise qui surpassoit ses forces, mais il s'étoit flatté de les ruiner successivement, & le Duc de Bretagne fut le premier contre lequel il résolut de tourner ses armes. Il en avoit un prétexte dans le refus qu'Arthus III. avoit fait de prêter l'Hom-

mage-lige au Roi Charles VII. François II. ſucceſſeur d'Arthus l'avoit refuſé de même, & le Roi trop foible alors pour exiger une ſoumiſſion que les Ducs de Bretagne conteſtoient depuis long-tems, n'avoit pû ſuivre l'exemple de Charles V. qui ſur quelques démêlés de la même nature, avoit fait confiſquer & réunir le Duché de Bretagne à la Couronne, par Arrêt de la Cour des Pairs. Louis XI. réſolu d'entreprendre ce qui n'avoit pû être exécuté par ſon prédéceſſeur, avoit déja fait filer quelques Troupes dans l'Anjou; & Morvilliers ſon Chancelier avoit défendu de ſa part au Duc de Bretagne de s'attribuer le droit de ſouveraineté dans ſes Etats. A la vérité le Duc, qui s'étoit trouvé ſurpris, avoit eu recours à la ruſe. Il avoit demandé un délai de trois mois, pour conſulter ſes Sujets. Mais s'étant ſervi de ce tems pour cabaler en France parmi les Grands, il avoit formé contre Louis une Ligue formidable, ſous le nom de *Ligue du Bien Public*.

Cette nouvelle commençoit à se répandre, lorsque la Reine étoit arrivée à Paris. En découvrant ses craintes à Mylady Nevill, elle ne lui promit pas moins de tout entreprendre pour obtenir l'assistance de Louis. Si elle n'en obtenoit pas un Corps de Troupes réglées, elle ne doutoit pas du moins qu'il ne lui accordât la permission qu'elle avoit déja eue, d'engager des Volontaires à son service. Le Sénéchal, qui fut appellé à la fin de cet entretien, offrit tout son crédit & toutes ses richesses. Enfin, ne demandant à la sœur du Comte de Warwick que le tems de se rendre à la Cour, Marguerite la pria d'attendre son retour, & de faire sçavoir à son frere la reconnoissance qu'elle lui avoit trouvée pour ses offres. Elle partit pour Chinon, où Louis étoit avec toute sa Cour. Ses demandes & la maniére de les faire étoient méditées. Comme Mylady Nevill n'avoit pas exigé que les propositions de son frere fussent cachées au Roi, elle se promit que malgré tous les projets que ce Prince méditoit lui-même, il

ne laisseroit pas échapper une si belle occasion de porter le trouble en Angleterre. L'alliance d'Edouard & du Duc de Bourgogne avoit commencé à lui donner de l'ombrage. Il sçavoit même que le Duc de Bretagne avoit cherché à se ménager un appui du côté des Anglois. Dans les principes de sa politique, la ruine ou l'abaissement d'un Ennemi étoit pour lui un accroissement de grandeur & de puissance.

Des idées si flatteuses occuperent agréablement la Reine jusqu'à Chinon. Mais avant qu'elle eût pu se présenter au Roi, Mylady Nevill, arrivée aussi-tôt qu'elle, lui fit demander avec tant d'impatience à lui parler, qu'elle rompit tout autre engagement pour la recevoir. Cette Dame venoit non-seulement lui témoigner une honte extrême, d'avoir été employée par son frere à des ouvertures dont les fruits s'évanouissoient tout d'un coup, mais lui conseiller à elle-même de ne pas les hazarder au Roi, si elle ne vouloit avoir la confusion de les voir désavouées. En un mot, Vauclerc, dépêché par le

Comte de Warwick , étoit arrivé à Paris presqu'au même instant que la Reine en sortoit , avec ordre d'imposer silence à Mylady Nevill, si elle ne l'avoit point encore rompu, ou de lui faire rétracter toutes ses propositions , si elle les avoit faites à la Reine.

Une inconstance si extraordinaire ayant rempli cette Princesse de colére & d'indignation , la sœur du Comte qui se crut intéressée à se justifier, dans un lieu où elle ne se croyoit pas à couvert de son ressentiment, lui raconta par quel nouveau caprice d'Edouard tous les projets des Seigneurs Mécontens avoient été renversés. On n'a pas sçu s'il s'étoit défié de quelque trame secrete; mais se rendant aux avis de son Conseil qui le pressoit de se marier, & n'osant s'expliquer sur le seul mariage qu'il désiroit au fond du cœur , il avoit consenti à faire demander au Roi Louis XI. la Princesse *Bonne* de Savoye , qui étoit élevée à la Cour de France auprès de la Reine Charlotte sa sœur. Il avoit proposé au Comte de War-

wick de ſe charger de cette négociation, & dans la réſolution feinte ou ſincére d'oublier Eliſabeth Woodwille, il avoit dit au Comte cent choſes obligeantes ſur l'eſpérance qu'il avoit de racheter ſon amitié par ce ſacrifice. C'étoit effectivement le droit le plus inviolable qu'il pût acquérir ſur un homme ſi paſſionné. Le Comte avoit étouffé auſſi-tôt ſa haine, & faiſant entrer ſes compliçes dans les mêmes ſentimens, il avoit accepté l'Ambaſſade de France ſans autre ſûreté que la parole de ſon Maître. Dès le même jour, le Roi avoit ceſſé de voir Eliſabeth. Le regret d'avoir manqué le Trône la fit retourner à Northampton, & le Comte qui avoit aſſez pénétré ſes vûes pour craindre qu'une ardeur empreſſée à la revoir n'eût l'air d'un triomphe qui pouvoit irriter ſon chagrin, feignit de ne pas remarquer qu'elle ſe fût éloignée de Londres. Mais ayant fait avertir auſſi-tôt ſa ſœur, il ſe hâtoit de faire les préparatifs d'une Ambaſſade, dont le ſuccès lui paroiſſoit moins important pour le Roi que pour lui-même.

Marguerite avoit écouté ce récit avec une curiosité qui n'avoit pas diminué son indignation. Elle avoit partagé son attention entre la conduite du Comte de Warwick & celle qu'elle devoit tenir avec sa sœur. Il étoit indigne d'un cœur tel que le sien de tourner sa vengeance sur uue femme : mais elle se souvint qu'elle étoit Reine ; & n'ayant point oublié les engagemens de ses deux freres, & ceux du Duc de Clarence & de l'Archevêque, qu'elle avoit vûs entre ses mains, elle prit la résolution de se faire remettre toutes ces Piéces, dont elle pouvoit faire un terrible usage contre ses Ennemis. Elle les demanda à Mylady Nevill, du ton d'une Reine qui veut être obéie. Heureusement pour ses freres elle avoit eu la prudence de les laisser à Vauclerc. Marguerite n'en croyant point ses protestations, usa peut-être avec trop de rigueur du droit qu'elle croyoit conserver encore sur une Sujette. Elle appella quelques Gentilshommes qui la suivoient, & leur ordonnant de lui apporter tout ce qu'ils

trouveroient sur une femme qu'elle nomma son Ennemie, elle se retira pour l'abandonner à leurs recherches indiscretes. Mylady Nevill fut traitée avec trop peu de respect par des gens qui croyoient se faire un mérite de leur zéle. Ils ne trouverent sur elle qu'une lettre de son frere, qui ne contenoit rien d'assez important pour lui nuire; & le chagrin qu'ils eurent d'avoir servi si mal le ressentiment de leur Reine augmenta leur dureté pour la sœur du Comte.

N'ayant aucun espoir d'obtenir vengeance ou justice du Roi Louis XI, elle emporta sa douleur à Paris, où elle résolut d'attendre l'arrivée de son frere. Vauclerc désespéré de l'outrage qu'elle avoit reçu, lui offrit de la venger avec éclat; mais dans le dessein qui amenoit le Comte de Warwick en France, elle se flatta que pour peu que le Roi sentît de penchant à donner sa belle-sœur au Roi d'Angleterre, il traiteroit favorablement son Ambassadeur, & qu'elle trouveroit l'occasion de susciter quelque mortifica-

tion à la Reine. Les secrets qu'elle lui avoit confiés ne l'exposoient à rien, lorsqu'ils n'étoient accompagnés d'aucunes preuves.

Marguerite avoit aussi l'avantage de ne s'être engagée dans aucune ouverture dont on pût abuser pour rompre ses projets. Mais n'ayant plus que son infortune à faire valoir, elle trouva de la part de Louis toutes les difficultés qu'elle avoit prévûes. Dans le besoin qu'il avoit de Troupes & d'argent, il lui refusa jusqu'à la permission qu'il lui avoit accordée dans d'autres tems, de lever elle-même des Volontaires ; & lui représentant qu'une entreprise exécutée à demi diminueroit la confiance & l'ardeur de ses Partisans, il la pria pour son propre intérêt de remettre ses desseins à des conjonctures plus favorables. Elle n'avoit rien épargné néanmoins pour lui faire envisager de l'utilité à la servir, & ce fut dans le chagrin de voir tourner si mal des vûes qu'elle avoit formées avec tant de réfléxions & de soins, qu'elle eut recours à des artifices moins dignes d'elle, mais qui lui réussirent plus heureusement.

Sans eſpérer que le Comte de Warwick pût rompre légérement les nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec Edouard, elle ſe perſuada qu'il n'étoit pas impoſſible de faire renaître la principale cauſe de leur diviſion ; & malgré toute la haine qu'elle portoit au Comte, elle fut forcée de reconnoître que ce n'étoit que par lui qu'elle pouvoit relever ſa fortune, comme il étoit évident qu'il avoit ſervi ſeul à l'abattre. Le nouvel outrage qu'elle avoit fait à ſa ſœur, joint à tant de coups ſanglans qu'elle lui avoit portés ſans relâche, ne lui permettant plus de le tenter par les voies ordinaires, elle crut pouvoir le mettre encore dans la néceſſité de revenir à elle, en ruinant pour jamais la confiance qui paroiſſoit renaître entre Edouard & lui. Avant que d'en chercher d'autres moyens, la paſſion de ce Prince pour Eliſabeth Woodwille lui en parut un qui pouvoit être employé. Si dans le tems qu'il faiſoit paſſer le Comte en France on pouvoit le rengager plus que jamais à voir ſa Maîtreſſe, & bâtir là-deſſus

quelqu'avanture vraisemblable qui pût inspirer au Comte le moindre soupçon d'avoir été trompé, elle ne douta point que le ressentiment ne fît rompre toutes mesures à un homme si fier, & que le désir de la vengeance ne devînt bientôt sa passion la plus violente. Mais quelle apparence de faire jouer les ressorts qui étoient nécessaires à Londres? La fortune, nom vague auquel on est toujours forcé de recourir quand on ignore le nœud secret des événemens, favorisa la Reine au-delà de ses espérances.

Elle avoit auprès d'elle une femme extrêmement adroite qui se nommoit Madame Trott, liée d'assez près par le sang à Elisabeth Lucy, qui avoit été long-tems Maîtresse d'Edouard, & que le chagrin d'avoir été abandonnée par ce Prince faisoit vivre depuis quelque tems dans la retraite. Elisabeth Lucy étoit de Northampton, c'est-à-dire, du même lieu où Elisabeth Woodwille avoit sa famille & son bien. La Reine prit assez de confiance à une femme qu'elle avoit comblée de biens

faits, pour lui proposer de faire le voyage d'Angleterre, & de s'y rendre propre à la servir. Dans le tems qu'elle l'instruisoit de ses intentions, Edmond de Sommerset, qui portoit le titre de Duc depuis la mort de son frère, arrivoit à Paris pour la rejoindre; avec le zéle qui étoit héréditaire à son sang. Tant d'outrages qu'il avoit essuyés de la fortune & ceux qui lui restoient à craindre, ne l'empêcherent point de s'offrir aussi pour une entreprise dont il goûta le plan. Il y vit des facilités que la Reine ignoroit. Le Chevalier Gray, dont Elisabeth Woodwille étoit veuve, avoit été son intime ami; & lorsqu'il étoit question d'employer l'artifice, il pouvoit feindre de retourner en Angleterre pour ménager sa grace, demander un azyle à Elisabeth, & lui faire même entendre que c'étoit l'opinion qu'il avoit de sa faveur qui le faisoit recourir à elle. Il se flattoit de pénétrer bientôt dans quels termes elle étoit avec le Roi, & de l'aider par ses conseils à tirer tout le fruit qu'elle pourroit de l'ascendant qu'elle avoit sur lui.

Tandis qu'il prenoit la route de Londres avec la Dame Trott, Marguerite, qui n'étoit pas capable de perdre un moment de vûe son objet, rendit une visite au Roi de Sicile son pere, qui s'étoit retiré à Aix en Provence, & reçut de lui une somme médiocre, le seul secours qu'il étoit en état de lui offrir. Delà elle prit la route de Normandie, par le conseil du Sénéchal, qui lui avoit promis de rassembler non-seulement les cinq cens hommes qui l'avoient suivie l'année précédente en Ecosse, mais, avec eux, un grand nombre d'Anglois qui étoient passés dans cette Province à la suite des Lancastres & qui y avoient été attachés au Duc de Betfort. Louis, à qui elle demanda particuliérement cette permission, ne put lui refuser à titre de faveur, ce qu'il semble qu'elle auroit eu raison d'exiger comme un droit. Les Anglois qui se trouvoient établis en France n'y étant venus que pour y vivre sous la domination de leurs Rois, pouvoient sans doute retourner dans leur Patrie lorsque les Provinces où

ils s'étoient fixés avoient changé de Maîtres. Cependant, Morvilliers représenta au Roi que cette liberté ne devoit pas s'accorder sans distinction. Un grand nombre de ces Etrangers penserent bientôt à profiter d'une occasion qui les alloit dispenser, ou de satisfaire aux dettes qu'ils avoient contractées dans le lieu de leur demeure, ou de remplir d'autres engagemens dont on n'iroit pas leur demander compte en Angleterre. Ainsi, la permission que la Reine avoit obtenue fut restrainte à ceux qui ne seroient liés par aucun devoir civil. Mais cette restriction diminua l'ardeur qu'on avoit marquée d'abord à se ranger sous ses Enseignes.

Le chagrin qu'elle en ressentit la fit retourner à Paris, en laissant au Sénéchal le soin d'exécuter ce qu'il lui avoit représenté comme une ressource, après tant de refus ou de foibles offres qui ne lui laissoient plus d'autre espérance. Cependant, ce n'étoit point sans de nouvelles vûes qu'elle se déterminoit tout d'un coup à se rendre dans

la Capitale. Elle avoit reçu avis d'une personne qu'elle y avoit laissée, que le Duc d'Excester charmé d'être enfin retombé sur ses traces, l'attendoit avec une impatience extraordinaire, & n'osoit l'aller joindre en Normandie, parce qu'il étoit d'une importance extrême que les raisons qui l'amenoient en France ne fussent pas pénétrées. Ce Seigneur, après avoir été exercé par toutes sortes de disgraces, étoit passé en Hollande, sans qu'on sçache dans quel dessein, ni si ce fut après ou avant le retour de la Reine; mais il s'y étoit trouvé lorsque le Comte de Charolois, mécontent de la facilité de son Pere, qui avoit cédé au Roi Louis par le Traité d'Arras toutes les Villes situées sur la Somme, s'étoit retiré brusquement dans cette Province. Etant connu de ce Prince, il n'en avoit pas été vû d'aussi bon œil dans un lieu où les Ministres de la Reine Marguerite lui paroissoient suspects, qu'à la Cour du Duc son pere. Le Comte qui devoit épouser incessamment la sœur d'Edouard lui avoit fait dire de se reti-

ter. Dans quelques vûes qu'il y fût allé, cet ordre lui causa assez de chagrin pour lui laisser un ressentiment qu'il trouva bientôt l'occasion de satisfaire. En côtoyant la Fandres sur un Navire Marchand dans lequel il s'étoit embarqué à la Brille, il fut arrêté par un Vaisseau de Guerre François, qui faisoit voile vers la Hollande. Le Capitaine, qui étoit le Bâtard de Rubempré, n'avoit point d'autre vûe que de prendre des informations sur sa route; mais ayant reconnu le Duc d'Excester, qu'il se souvint d'avoir vû à la Cour de France, il apprit de lui les sujets de plainte qu'il emportoit contre le Comte de Charolois, & ce fut assez pour le porter à s'ouvrir sur la commission qui le menoit en Hollande. Louis XI. indigné contre le Comte qui lui avoit manqué plusieurs fois de respect, n'avoit pas plutôt appris qu'il avoit abandonné la Cour de son pere avec une suite peu nombreuse, qu'il s'étoit proposé de le faire enlever. Divers Historiens ont prétendu que dans le même tems, il pensoit d'un

autre côté à se saisir aussi du Duc de Bourgogne; mais il est certain que regardant l'enlevement du Comte de Charolois comme une entreprise aisée, il en avoit chargé Rubempré par un ordre signé de sa main. Il lui avoit fait équiper à Dieppe un Vaisseau chargé de Soldats choisis, qui sans sçavoir à quoi ils étoient destinés, avoient ordre de rendre une obéissance aveugle à leur Chef.

Rubempré ne prodiguoit pas mal à propos sa confiance, en s'associant un aussi brave homme que le Duc d'Excester, mais il ne s'attendoit point à la proposition que le Duc lui fit à son tour. Comme il rapportoit tout aux intérêts de sa Reine, il trouva dans un Vaisseau si bien équipé, & conduit par un Chef d'une valeur connue, l'occasion qu'il cherchoit pour tenter une nouvelle descente en Angleterre. Telle étoit la persuasion de la Reine & de tous ceux qui étoient attachés à sa fortune. Ils ne demandoient jamais qu'un petit nombre d'hommes pour s'ouvrir une entrée dans leur Patrie, assez sûrs, par le pen-

chant naturel aux Anglois, qu'il suffisoit d'y faire entendre le signal de la sédition & de la Guerre, pour y composer tout d'un coup une Armée. Le Duc conjura donc Rubempré d'entrer dans un projet qui lui assuroit avec une gloire immortelle tous les avantages qu'il lui plairoit d'exiger de la reconnoissance de la Reine ; & lui promettant à cette condition de l'accompagner en Hollande, il le fit consentir à tourner ses voiles vers l'Angleterre aussi-tôt qu'ils auroient remis le Comte de Charolois dans le premier Port de France. Quoiqu'il y eût une imprudence extrême dans un engagement de cette nature, que le Bâtard formoit sans la participation de son Maître, il y en eut moins dans la composition qu'il fit avec le Duc pour la certitude de sa récompense. Peut-être étoit-il pardonnable à un Avanturier, qui n'avoit rien à se promettre que de son courage, de saisir une ouverture qu'il regardoit comme une faveur du Ciel, & de se laisser même enyvrer par les idées de gloire & de fortune dont son

imagination ſe remplit tout d'un coup. Mais ne ſe fiant point à des promeſſes douteuſes, il apprit au Duc que la Reine étoit en France, & il lui propoſa de ſe rendre auprès d'elle pour lui faire approuver leur réſolution. Outre le deſſein de s'aſſurer la récompenſe de ſes ſervices, il ſçavoit que cette Princeſſe ne reſpiroit que l'occaſion de repaſſer la Mer, & il ne doutoit pas que ſa préſence & celle de ſon fils ne contribuaſſent autant que ſon ſecours à ranimer leurs Partiſans. Ainſi remerciant le Duc de l'offre qu'il lui faiſoit de l'accompagner en Hollande, il le preſſa au contraire de ſe rendre à Paris, & de concerter l'exécution de leur entrepriſe avec la Reine. Le rendez-vous qu'il lui donna fut le Port même de Dieppe, d'où il étoit parti ; & comptant ſur le ſuccès du voyage qu'il alloit achever, il ne lui demanda que le ſecret & quinze jours de délai.

Marguerite connoiſſoit l'eſprit & la valeur du Bâtard de Rubempré. Mais au milieu de la joie qu'elle reſſentit de trouver des Défenſeurs,

ſa fierté lui fit craindre qu'un armement ſi peu conſidérable, & ſous la conduite d'un Chef dont le caractére lui paroiſſoit mal répondre à la Majeſté Royale, ne rendît ſon entrepriſe mépriſable aux yeux des Anglois. La premiére de ces objections étoit levée par l'eſpérance de faire embarquer dans le même tems une partie des Troupes que le Sénéchal continuoit de lever en Normandie; mais c'étoit divulguer les promeſſes de Rubempré, & l'expoſer à ſe voir arrêter par l'ordre du Roi. Cependant, comment rejetter des offres, qui étoient les plus favorables qu'elle eût reçues depuis long-tems, & les ſeules dont l'effet fût aſſez prompt pour ſatisfaire une partie de ſon impatience? Et ſi le Duc de Sommerſet parvenoit heureuſement à rallumer la haine entre Edouard & le Comte de Warwick, pouvoit-elle s'aſſurer trop tôt les premiers ſecours qui redeviendroient néceſſaires au Comte pour l'exécution de ſon dernier projet? Elle ſe rendit enfin à la propoſition du Duc d'Exceſter, mais en ſe réſervant le pouvoir de régler

la forme de cette nouvelle Expédition sur les circonſtances.

Cependant, le Comte de Warwick arriva à Paris avec une ſuite ſi nombreuſe & ſi brillante, qu'on n'avoit jamais vû d'exemple de cette magnificence dans un Ambaſſadeur Anglois. Il fit une Entrée ſomptueuſe, dont Mylady Nevill partagea la gloire. Elle affecta de ſe faire voir avec ſon frere dans un éclat extraordinaire, comme ſi ſon deſſein eût été d'humilier la Reine par la comparaiſon de tant de ſplendeur avec la ſituation de cette Princeſſe, qui ſe retranchoit au contraire tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bienſéance de ſon rang, pour l'employer a de meilleurs uſages. Marguerite parut inſenſible à cette foible vengeance, & tandis que le Comte alloit preſſer ſa négociation à la Cour, elle recevoit des nouvelles de Sommerſet qui lui faiſoient prévoir qu'elle ſe verroit bientôt recherchée de ceux qui ſembloient la regarder avec mépris. Elle avoit employé quelques reſſorts ſecrets à la Cour, pour faire naître des difficultés con-

tre le succès de la demande d'Edouard ; mais suivant les avis qu'elle reçut de Londres, elle prit au contraire le parti d'appuyer indirectement l'Ambassade du Comte, & d'écarter tous les obstacles qui pouvoient la faire traîner en longueur. On lui marquoit que le Roi retombé dans toute sa foiblesse, ne quittoit plus un moment Elisabeth Woodwille, & qu'on ne désespéroit point que dans le transport d'une passion qui l'aveugloit, on ne pût lui faire prendre la résolution de l'épouser. C'étoit plus que la Reine n'osoit demander à la fortune. Elle jouissoit déja de tous les emportemens du Comte de Warwick, qui n'apprendroit point qu'Edouard revoyoit sa Maîtresse, sans le dévouer à toute sa haine. Que seroit-ce d'apprendre qu'il l'auroit épousée ? Et s'il pouvoit réussir dans cet intervalle à obtenir la sœur de Louis pour ce Prince, à quel excès de fureur ne se laisseroit-il pas emporter, en se trouvant chargé d'une Ambassade ridicule, qui n'aboutiroit qu'à le rendre la fable de toute l'Europe,

Cette espérance causa tant de joie à la Reine, que dans la vûe de hâter le succès du Comte, elle engagea le Sénéchal de Normandie à se rendre à la Cour, & à se prévaloir de la connoissance qu'il avoit de ses affaires, pour faire passer Louis sur un reste de biensérnce qui paroissoit l'arrêter. Il n'avoit point encore cessé de la reconnoître pour Reine d'Angleterre, & le Prince son fils étoit traité en France comme l'héritier de cette Couronne. Outre que les droits d'Edouard ne lui sembloient point encore bien affermis, il respectoit dans Marguerite, avec tant de qualités qui la rendoient digne de son rang, une de ses plus proches parentes, & la fille d'un malheureux Roi que rien n'avoit été capable de détacher des intérêts de la France. Mais le Sénéchal lui représenta que depuis les Batailles de Tawnton & d'Exham, il y avoit si peu d'espérance que la fortune de Henri pût se relever, qu'il n'étoit plus tems de rien accorder à de si vaines considérations. Il lui parla des projets de la Reine

comme

comme d'un dernier effort qu'elle croyoit devoir à ſon honneur & à la miſérable ſituation de ſon mari, mais dont elle reconnoiſſoit elle-même l'impuiſſance. Il prit même occaſion du malheur qui venoit d'arriver au Bâtard de Rubempré pour lui faire comprendre à quel excès d'abaiſſement la Reine étoit réduite, puiſque le plus ſolide fondement de ſes entrepriſes avoit été le ſecours qu'elle eſpéroit de cet Avanturier. On avoit appris nouvellement qu'au lieu d'enlever le Comte de Charolois, Rubempré s'étoit laiſſé prendre par ce Prince; & que ſur la connoiſſance qu'on avoit eue de ſon deſſein par l'ordre qu'on avoit trouvé ſur lui, on inſtruiſoit ſon Procès avec la derniére rigueur. Ainſi, la Reine qui n'avoit plus de ſecours à attendre de lui, en tiroit une autre utilité, en le faiſant ſervir à perſuader au Roi, qu'une cauſe étoit bien déſeſpérée lorſqu'elle étoit réduite à de tels Défenſeurs.

Ces raiſons l'emporterent effectivement ſur toutes les difficultés qui avoient retardé la négociatiou du

Comte. Louis promit ſa belle-ſœur: Une nouvelle ſi importante s'étant auſſi-tôt répandue, Marguerite feignit d'en être mortellement troublée; tandis que le Comte de Warwick, heureux & triomphant, prit ſoin de dépêcher auſſi-tôt à Londres, pour communiquer le ſuccès de ſon Ambaſſade à ſon Maître. Mais dans le tems qu'il en attendoit des remercimens & des félicitations, il apprit qu'Edouard venoit d'épouſer Eliſabeth Woodwille. Quoique ce mariage eût été célébré en ſecret & qu'il en reſtât quelqu'incertitude au Public, la Reine qui n'en ignoroit aucune circonſtance, ne manqua point de le faire communiquer au Comte, avant même qu'il en eût été informé par le zéle de ſes amis. Sommerſet avoit repaſſé la Mer, auſſi-tôt qu'il avoit vû le Roi lié avec toutes les formalités qui rendent le nœud indiſſoluble; & comme c'étoit ſon habileté qui avoit fait tomber ce Prince dans le piége, ce fut lui qui donna auſſi à la Reine le plaiſir d'en recueillir lés premiers fruits, par l'adreſſe avec

laquelle il fit porter cette nouvelle au Comte, dans le moment qu'il célébroit déja ſon bonheur par un grand Feſtin.

Fin du ſecond Livre.

79801299

4 vols.
J. O'D. Fenning
12.11.79





